

DANTZARIAK 45



TARJETAS DE LA PROVINCIAL

ESTAS TARJETAS SE LLEVAN MUY BIEN



Forman un excelente equipo en cualquier circunstancia.

La tarjeta Telecaja, la más próxima, es la más efectiva para ir de compras o tener dinero a mano.

La Visa de la Caja Provincial, la más viajera, es la tarjeta que tiene más mundo.

Con las tarjetas de la Caja Provincial, el dinero ya no se lleva.



"Entidad financiera de Alava"

Sumario



2 Aintzinako argazkiak

7 Maskak

Asociaciones de Mocerías en Euskalherria. **16**



45 DANTZARIAK

EUSKAL DANTZARIEN BILTZARRA

Organo de: Euskal Dantzarien Biltzarra.
Director: Mikel Larramendi Garbisu.
Redacción: Plaza Virgen de la O, 5 bajo. 31001. IRUÑA.
Administración: Particular de Euskalduna, 2 bajo. 48008. BILBO.
Imprime: Gráficas Castuera, S.A. C/San Blas, 4. BURLADA.
Portada: Oinatiko Korpus egunean (E. X. Dueñas).
Depósito legal: BI - 1.762-1978.

EUSKO JAURLARITZA
AULI TURISTA ETXETIKO SAILA



Colabora
GOBIERNO VASCO
DPTO. DE CULTURA Y TURISMO

Ochagavía-Valle de Salazar.



De un amplia colección de fotografías recogidas por los dantzantes de Ochagavía (Otsagi), hemos seleccionado esta pequeña muestra para ofrecer en las páginas de DANTZARIAK. La colección, conseguida a base de tenacidad y ganas de trabajar en pro del folklore y de la cultura autóctona del valle, es una estupenda muestra de una tarea que estamos haciendo poco a poco entre todos. El esfuerzo de los danzantes de Ochagavía, revisando viejos libros, adquiriendo postales antiguas, visitando el valle casa por casa, desempolvando olvidados álbumes familiares y particulares, debería ser imitado en cualquier punto de Euskalherria en el que exista un grupo de personas interesadas por el folklore. Con estas importantísimas aportaciones, Euskal Dantzarien Biltzarra está consiguiendo hacer una excelente colección, que la está dando a conocer, en sucesivas exposiciones, al público en general. Las fotografías recogidas en Ochagavía se refieren tanto a las danzas que allí se ejecutan en honor de Nuestra Señora de Muskilda, como a aspectos más amplios de la cultura tradicional del valle, tales como indumentaria o diversas celebraciones.

Sirvan pues estas viejas instantáneas para animar a otros grupos de danzas a hacer esta labor de recopilación, y para agradecer al de Ochagavía su esfuerzo que redundará, sin duda, en beneficio de la cultura propia de nuestro país.

En el recuerdo.





MASKAK



La période de carnaval était l'époque d'une activité nocturne ritualisée, en Soule tout du moins. A la tombée de la nuit se déroulait, dans les maisons, des sortes de « mascarades nocturnes » où intervenaient deux groupes de gens masqués à des degrés divers (maskak) et aux fonctions radicalement différentes.

Les uns dansaient, les autres chahutaient.

Ces rites, qui s'inscrivent exclusivement dans le rite carnavalesque, ne semblent pas avoir retenu l'attention des folkloristes. Leur étude est riche d'enseignements.

- 1 - L'anthropologue pourra trouver ici des matériaux destinés à prolonger ses réflexions. Il y rencontrera :
- un monde de valeurs inversées (hommes habillés en femme, vêtements mis à l'envers, etc.),
 - un monde perturbé : agitation, pirouettes, cabrioles... dans des maisons même.
 - un monde de valeurs bousculées : on n'hésite pas à se déplacer de nuit, bravant ainsi la malédiction de Gaueko,
 - un monde sur lequel plane l'ombre de Basa-jauna, L'ensemble de ces rites fournit le prétexte aux jeunes de se mettre en valeur, puis de fêter ensemble l'événement autour d'une table.

Nous le verrons, il y a ici deux groupes d'acteurs : les maskak « chahuteurs » et les « danseurs ». Ces derniers font un peu figure d'intrus dans ce contexte ; ils apportent ordre et beauté alors que les autres perturbent. On ne manquera pas de noter que ces danseurs seront la plus part du temps accueillis à la porte de l'écurie (eskaratze) et que leur déguisement n'est que pure convention car ils seront reconnus à

coup sûr. Les pitres seront, eux aussi, accueillis le plus souvent à l'eskaratze mais ils chercheront à conserver l'anonymat et ce sera parfois souhaitable. Le temps du masque n'est pas le même pour tous.

Ces deux groupes, désignés par le terme commun de « maskak », correspondent à la mascarade diurne mais ici les deux groupes agissent séparément, les « noirs » sont totalement masqués. Les nuances sont de taille entre ces deux manifestations. La « mascarade nocturne » (terme qui n'est jamais utilisé actuellement en Soule), affirme avec force que, dans la journée, les rouges et les noirs² sont comme juxtaposés et ne forment pas une structure unitaire. Dès lors on peut se demander si la danse n'est pas ici inscrite dans le temps des masques, de façon secondaire. Dans le temps carnavalesque maskak et noirs sont, par contre, à leur vraie place. Nous ne développerons pas cette idée.

2 - Le danseur verra ici un aspect du vécu de la danse et, en particulier, sa dimension « domestique », dans le temps de Gaueko.

Que de richesses dans cette culture basque ! J'ai recueilli divers témoignages auprès de personnes qui ont été impliquées directement dans ces manifestations, soit comme acteur, soit comme spectateur. J'en rapporte quatre qui donnent une idée qui, je crois, est la meilleure possible dans l'état actuel de mes connaissances. Fidèle aux recommandations de J.M. de Barandiaran chaque témoignage a été vérifié par les informateurs avant publication. Leurs propos sont rapportés sans intervention de ma part (je ne suis intervenu qu'au niveau du questionnaire) ; j'ai retenu les dires de quatre témoins :

- 1-un danseur, organisateur de « maskak-danseurs »,
- 2-un participant actif aux « maskak-non danseurs »,
- 3-un participant aux maskak d'enfants,
- 4-un témoin, particulièrement vigilant, de la vie souletine.

1. T. Truffaut, Ihauteriak, essai de classification des carnivals ruraux basques en 1983 et 1984. Dantzariak, n.° 33.

2. La danse basque, Ed. Lauburu, 1981.

SUNHARRETTE

Le témoin qui était alors un danseur de qualité ¹ raconte ici son expérience personnelle. Il habitait le petit village de Sunharrette, composé d'une vingtaine de maisons, près d'Alçay, en Haute-Soule.

I-Maskak-danseurs:

Il réunissait un groupe de 4 à 5 grands danseurs, personnages principaux de la mascarade ou satans. Ils s'habillaient comme leur rôle l'exigeait, dans la mascarade de jour; parfois zamalzain ne mettait pas son «cheval». Il y avait en outre un txürüleri et deux hommes en chamarra qui ne dansaient pas. Tous étaient masqués; un simple loup cachait leur visage, il était tenu par une ficelle.

Ces danseurs avaient entre 15 et 16 ans (en deçà il n'y avait pas de grand danseur ou de très bon danseur), les plus âgés avaient l'âge de partir au service militaire. Cette étape de la vie marquait la différence entre «jeune» et «homme». Un homme avait fait le service militaire. Les hommes jouaient à la pelote entre eux, ils écartaient les jeunes; ils faisaient des projets d'avenir (beaucoup portaient alors en Amérique), songeaient à se marier, etc.

Les participants étaient exclusivement de sexe mâle.

Les danseurs se procuraient les vêtements dans les différentes maisons (il y en avait un peu partout). Souvent on les retouchait pour les adapter le mieux possible à la morphologie du demandeur. C'était l'occasion de les rafraîchir, de les restaurer, refaire des broderies... Les personnages jouant un rôle donné n'avaient jamais des vêtements identiques en tous points; les counturières introduisaient des notes personnelles.

Le groupe se réunissait à l'initiative du témoin, les soirs de Janvier-Février, par beau temps uniquement. C'était généralement le samedi ou le dimanche soir, mais avant mardi-gras, car là tout s'arrête. Ils faisaient donc plusieurs sorties. A la fin du jour le groupe rejoignait la maison du témoin pour venir se changer (chez lui ou dans une maison vide du village).

Ils sortaient alors pour se produire dans un ou deux villages voisins (Sibas ou Alçabehety); là, ils étaient un peu «chez eux».

Cette troupe de maskak s'en va de maison en maison, selon un parcours quelconque. Ils marchent en silence (ni chant, ni parole, ni musique), dans le jour finissant où dans la nuit noire (et sans lanterne). Il faut qu'ils soient discrets car leur but est aussi de surprendre les gens des maisons visitées; mais c'est une surprise «ménagée»... Dans les premières maisons ils vont trouver les gens à table; plus tard, certains seront peut-être au lit. Ils vont chercher à visiter un maximum de maisons et décideront d'eux mêmes le moment de s'arrêter.

En cours de chemin ils ne rencontrent personne. En ce temps là on ne sort pas le soir. C'est à peine si on rencontre un voisin se rendant dans une maison pour passer la soirée (jouer aux cartes, discuter...). Arrivés à une maison de leur choix, ils frappent en général à la porte de l'eskaratze. Il faut dire qu'en Soule la porte de l'eskaratze n'est pas toujours celle de l'entrée de la maison; c'était le cas pour plus de la moitié des maisons de Sunharrette au moins. Dans cette pièce on élevait en général deux couples de bovins et deux veaux, on remise les outils. C'est donc par «l'écurie» que vont entrer, en général, maskak.

Quelqu'un de la maison entend frapper et va voir à la fenêtre; on se méfie des maskak non danseurs, comme on le verra plus loin. Alors les danseurs vont se mettre un peu à l'écart, histoire d'être moins visibles. Ils agitent leurs grelots et le xirüleri fait entendre quelques notes (l'entrée de la mascarade par exemple). On les a donc identifiés; on peut leur ouvrir la porte, si on le désire. On les accueille sans rite particulier et on les mène droit à la cuisine, là où tout le monde est assemblé. En déguisant sa voix, l'un des danseurs demande quelle danse veut-on qu'ils exécutent, à moins que, prenant l'initiative, le maître de maison ne demande lui-même telle ou telle danse; la danse du verre était la plus demandée. Les maskak s'exécutaient, dansant alors, soit individuellement soit par groupe, la danse désirée. Ils redoutaient quelques peu les xibandre tellement ils étaient longs à exécuter; ils donnaient lapurtar, lapurtar mutxak et leurs suites, etc. Il arrivait parfois que des hommes de la maison, surtout s'ils étaient grands danseurs, se joignent à eux.

On ne demandait que quelques danses aux maskak car on savait qu'ils devaient aller visiter d'autres maisons; on ne les retenait pas, «ça ne se faisait pas». Qui mettait alors un terme à leur prestation? C'est là





Photographie ancienne où le témoin, M. Baratzabal, figure en habit de jauna.

maîtresse de maison. Elle décroche quelques saucisses et boudins (on venait de tuer le cochon), les enveloppait dans un papier et donnait le tout aux deux maskak en xamar qui se tiennent près du xirulari. On donne à boire à la troupe et c'est tout; jamais on ne donnait d'argent, ou alors très exceptionnellement¹. Le groupe de mon témoin se met alors face aux gens de la maison, leur adresse un signe avec la tête et, toujours en silence se retire pour aller dans une autre maison recommencer leur prestation.

La dernière maison visitée, la nuit était très avancée. Le groupe regagnait en silence la maison de départ, se changeait et partait. En chemin, cette fois ci, ils chantaient; les gens se mettaient aux fenêtres, parfois, pour profiter de ces belles voix.

Ces maskak devaient avoir une tenue exemplaire, à la différence des autres, comme on le verra.

Avec les victuailles recueillies il faisaient un repas, entre eux, sur semaine mais jamais le soir des représentations.

Le témoin insiste sur le fait que les masques mis sur le visage ne trompaient personne, même les voix travesties. On reconnaissait facilement les jeunes à leur allure, à plus forte raison quand ils dansaient. On maintenait cette attitude par convenance, par pur respect de la tradition.

2-les autres maskak:

Ceux la n'étaient nullement désirés. Ils formaient une bande désordonnée de pitres et de chahuteurs qui essayaient aussi de rentrer à l'improvisiste dans les maisons, pour divertir seulement.

Il faut dire qu'en ce temps là (vers 1900-1910) les maisons étaient toujours ouvertes; même si la clef restait sur la porte, elle n'était jamais tournée. Si l'on ne voulait pas recevoir les maskak il suffisait de leur dire de ne pas entrer. Ils n'insistaient pas; ils se retireraient, non sans dire quelques paroles piquantes. Pour plus de sécurité certains fermaient à clef ou mettaient la barre à la porte de l'eskaratze.

La bande est formée de jeunes de 13-14 ans à 20 ans; elle est beaucoup plus nombreuse que le groupe précédent. Elle est composée uniquement de garçons. Ils se mettaient d'accord entre eux et, à la tombée de la nuit, silencieusement, ils allaient de maison en maison selon un parcours improvisé.

Ils étaient entièrement déguisés, le visage caché; il fallait ne pas être reconnu. Ils étaient mal habillés; certains étaient habillés en fille, d'autres avaient des vestes mises à l'envers (les boutons dans le dos); ils avaient parfois des gants, etc. Ils déguisaient leurs voix pour ne pas être reconnus. Ils parlaient très peu. On les reconnaissait difficilement, il y avait toujours un doute.

Leur compagnie n'était guère recherchée; la moitié du village, au moins, leur fermait la

porte. Ils avaient des cannes avec lesquelles ils cherchaient parfois à décrocher quelque saucisse ou boudin. Dans les maisons ils s'asseyaient sur les genoux des femmes, faisaient semblant de se battre selon des scénarios préparés à l'avance. Certains faisaient la roue, d'autres des cabrioles... Ils racontaient des pitreries avec des voix de faussets. Ils avaient pour tâche essentielle de faire rire. Une fois mon témoin les a vu chanter. Tout cela se passait gentiment, sauf s'il y avait quelque chapardage.

On leur donnait quelques victuailles, comme aux autres maskak.

Le témoin pense que l'on faisait de même dans toute la Haute-Soule, à quelques variantes près (car on ne sortait guère de son village à ces époques et ce qui se faisait à un endroit pouvait ne pas se passer exactement de la même façon ailleurs). Après 1914 ces coutumes furent de plus en plus abandonnées.

Témoin: M. Baratzabal, Mai 1987.

1. Essai sur le temps et l'espace de l'art traditionnel en Euskadi nord. Anuario de Eusko-folklore, 31, 1982-1983, p. 59-101.

LACARRY

Les «maskak» sont des déguisements plutôt que des mascarades. Y participent: les jeunes hommes du village avec les domestiques de fermes.

Il s'agit naturellement d'hommes célibataires.

Le recrutement était simple. Au début du Carnaval, un jeune homme adulte disait: «Noiz maskatzen gia'?» (quand nous masquons nous?) On fixait n'importe quel jour, à l'exception du dimanche.

L'organisation se faisait au niveau du quartier (puisqu'il y avait également gane-tejak -ceux d'en haut-).

Les visites dans les maisons débutent après les tâches quotidiennes, en général après la traite des vaches et des brebis.

Maskak préfèrent aller visiter un autre quartier que le leur.

Ils se «préparent» dans les maisons selon la sensibilité et la réception que leur fait les propriétaires.

On les reçoit généralement de façon fort aimable, en fait lorsqu'il s'agit du premier groupe. Dans le cas d'un second groupe, celui là est de trop... Voudraient-ils entrer à l'improvisiste? La présence des chiens à l'extérieur des habitations les en empêchait, en admettant que c'était leur idée première. Dans les maisons ils étaient très discrets et tous les participants maquillent leur voix.

On leur donne invariablement tripot eta lukhainka (boudin et saucisse). Les bons danseurs du groupe ne font pas de zèle, de peur d'être reconnus, chose à éviter. Tous sont mal vêtus.

Il en était de même dans chaque quartier.

Le groupe parle par onomatopées peu, en masquant toujours la voix. Quelques bons chanteurs donnaient par exemple «xorot-xak» mais en chantant faux, pour les mêmes raisons. Il n'y avait pas de bertsulari et peu ou pas de paillardise. Maskak se déguisent également en fille.

Ces types d'habits peuvent s'appeler des haillons. Quand aux masques ils sont confectionnés de chiffons ou encore et surtout de peaux de bêtes (de renard, de chien, de chat).

La base de déguisement est sans conteste l'anonymat.

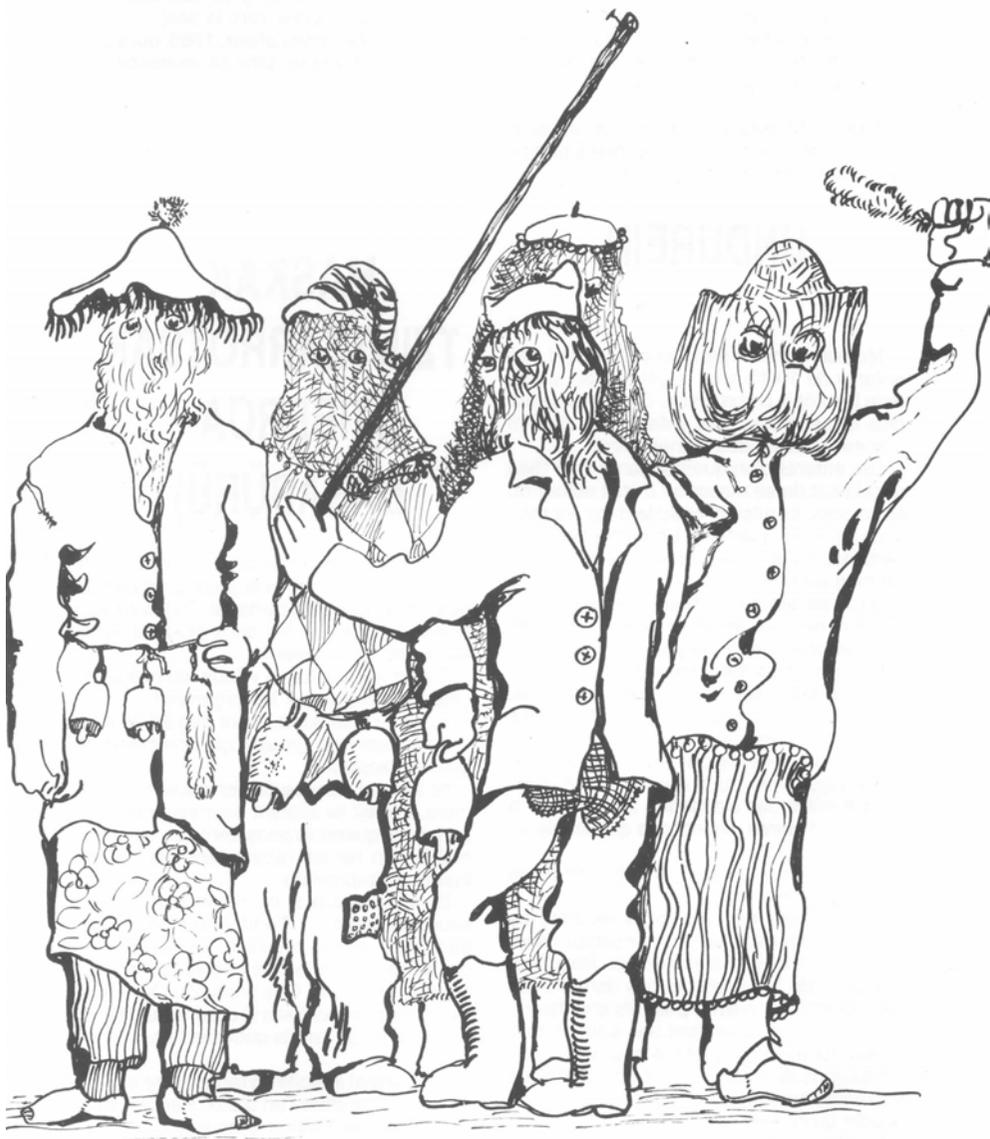
On ne sait pas «par quel miracle» personne ne croisait de maskak en chemin. Il est permis de penser que les souletins ont l'ouïe très développée, qu'ils détectent le moindre bruit...

Avant l'arrivée de la lampe électrique, des astucieux paysans confectionnaient des lampes à huile, rudimentaires il est vrai, mais qui avaient le privilège de défier le grand vent. Maskak se produisent par n'importe quel type de temps.

La discrétion est la règle, aucun risque de les rencontrer de nuit.

Les prêtres restaient «au dessus de la mêlée», ils ne faisaient aucune allusion aux masques. Puisqu'il n'y avait là rien d'immoral.

Tripot eta lukhainka font partie du plat de résistance lors des agapes qui se renouvellent à chaque «récolte». En principe on fait deux repas. En résumé, et à mon humble avis, il s'agit d'une tradition qui doit continuer avec le même esprit qu'à l'époque où il y avait beaucoup de jeunes. Ce déguisement



fort intéressant, ou intéressé, a pour but la joie de se retrouver entre jeunes devant une bonne table, à peu de frais. C'est aussi l'occasion de narrer les péripéties qui ne manquent pas de se produire chez certains pay-sans.

Témoïn: M. Hegoburu, Etchemaitia, Lacarry (qui n'était certes pas le dernier à participer à ces manifestations) 1986.

UNDUREIN

Maskak dont on parle ici concernent des enfants de 10-13 ans; la génération qui va faire bientôt la communion. Ce rite ne se fait plus actuellement. Les enfants cherchaient à imiter maskak des jeunes gens.

Les enfants d'un quartier garçons et filles décidaient de se masquer; c'était autour du Mardi gras. Ils allaient ensuite dans les maisons de leurs quartiers. En particulier dans certaines d'entre elles où ils étaient sûrs d'être bien accueillis.

Dans les autres ils cherchaient à entrer à l'improviste mais ils ressortaient aussi vite. Ils se déplaçaient de jour.

Ils étaient habillés comme des bohémiens car il ne fallait pas qu'ils soient reconnus. Parfois ils avaient mis quelque frippe de côté pendant l'année, dans ce but. D'autres fois c'était leurs parents qui leur donnaient de vieux vêtements ou quelque chiffon. Certains avaient des clochettes attachées à la ceinture, d'autres avaient des queues de lapin, etc.

Les garçons pouvaient s'habiller en fille et réciproquement.

Arrivés dans les maisons ils faisaient les pitres tout en essayant de conserver l'anonymat. Ils faisaient semblant de faire peur aux gens de la maison et ces derniers faisaient semblant d'avoir peur. Ils chantaient, mais comme s'ils avaient une voix de personne qui avait bu quelque peu, etc.

Les gens des maisons leur donnaient des sucreries, quelques sous, parfois un peu de boudin qu'ils mangeaient sur place.

Ils cherchaient à imiter leurs aînés qui, eux, passaient de nuit. C'est ainsi que certains même «dansaient», etc.

Le témoïn pense qu'il était question de Basa-Jaun à cette occasion, mais elle ne peut préciser (elle précise également que

Basa-Jaun désigne un gros hanneton aux antennes recourbées vers le bas).

Témoïn: Madame Lafleur, 1986, qui a participé à ces maskak dans sa jeunesse.

MASKAK TZINTZARROTSAK (TIBEROA- BASABÜRÜ)

Les mascarades nocturnes se faisaient le mardi gras (ihautiri) et le jeudi gras (lerdo); du premier janvier à carnaval. On les appelle maskak. Il y a souvent deux groupes: karrikesak eta gainetesak.

C'était les jeunes du village, ou mieux, de chaque quartier, qui les organisait.

Ils sont célibataires et ont de 18 à 25 ans. Ils forment un groupe qui comprend de grands danseurs.

Ils allaient dans certaines maisons seulement. En fait ils allaient de maison en maison, mais quand ils pensaient que dans une maison on ne les recevraient pas, ils entraient à l'improviste.

Ils arrivaient à 5 ou 6, on leur donnait saucisse, boudin... Pendant que les autres dansaient ou occupaient les gens, l'un d'eux, parfois, détachait une saucisse et un boudin, lui même. Ces provisions sont suspendues à sécher dans la cuisine; alors si on ne leur donnait rien ils pouvaient essayer de se servir.

Ils faisaient ensuite un repas entre eux, au restaurant ou chez l'un d'eux. Parfois, comme à Aran, ils invitaient les vieux.

Ils sont habillés un peu comme beltzak des mascarades. Ce sont des sortes de bohémiens: habits déchirés, peaux de chèvres, vieilles robes de femme, masques en peau de chèvre, d'agneaux; souliers usés; guêtres, cagoules, coiffés de vieux cha-



peaux, de képis, de calottes de soldat, de bonnets de nuit, de bérets. Ils portaient à la ceinture de petites clochettes de mouton, de vache; parfois ils les tenaient à la main.

Quand nous étions petits ils nous éfrayaient quelque peu par leur aspect. Ils ne parlaient pas pour ne pas être reconnus, sauf par monosyllabes étouffées. Mais souvent on les reconnaissait au pas de danse qu'ils exécutaient dans la cuisine. Leurs danses étaient plutôt des gesticulations. Mais comme parmi eux il y avait de très bons danseurs (masqués comme les autres on ne pouvait pas les reconnaître par quelque détail), ils esquissaient certains pas, et, comme par comédie, faisaient exprés de se tromper. C'est alors que l'on pouvait parfois reconnaître celui qui était masqué, à ce pas de danse. Il pouvait y avoir plusieurs groupes (un par quartier). Chaque groupe pouvait passer dans son quartier. C'est à Lacarry que les deux groupes passaient aussi au centre du village (karriketsak eta gainetesak); dans ce dernier cas, ils passaient séparément dans les maisons.

Ces groupes ne parlaient que par gestes ou alors en contrefaisant leurs voix pour ne pas être reconnus. Lorsque dans une maison ils avaient un accueil particulièrement chaleureux, il leur arrivait de discuter, de chanter, de danser en chantant eux-mêmes les points.

Parfois, lors d'un mariage (cela se faisait fréquemment à Alçay), on se déguisait com-

me pour les maskak. Des jeunes, garçons habillés en filles et réciproquement, amusaient les gens pendant une bonne demi-heure. Puis ils restaient avec les invités jusqu'au matin. Les garçons alors invités, étaient les meilleurs danseurs mais ils dansaient en pîtres.

Les maskak avaient lieu dans toute la Soule.

A Larrau, où les maskak n'existaient pas à la même époque (ihautiriz), on suspendait dans la grange attenante à la maison, saucisse et boudin pour Basa Jauna. Si on ne le faisait pas, on avait toute sorte d'ennuis, par exemple on pouvait trouver une vache sur un toit.

Comme manifestation nocturne, il y avait aussi tzintzarrotsak. On allait chez le veuf qui se remariait, manifester jusqu'à ce qu'il donne la somme nécessaire pour que les jeunes puissent se payer un repas. On faisait du bruit, on jouait des clochettes, de la trompette, du clairon et de tipin ütsúa, sorte de tambour en bois résonnant qui servait d'habitude aux bergers pour chasser l'ours loin des troupeaux, à la montagne.

Témoin: Monsieur l'abbé J. Casenave-Harigile, 1986.

Michel Duvert
Lauburu. Eusko-ikaskuntza.

Asociaciones de Mocerías en Euskal Herria

SEGUNDA PARTE

INDICE

ACTIVIDADES FESTIVAS

1. FESTIVIDADES DE FECHA FIJA

- 1.1. Nochebuena.
- 1.2. Nochevieja.
- 1.3. Reyes.
- 1.4. Carnaval.
- 1.5. San Antón.
- 1.6. Santa Agueda.
- 1.7. Miércoles de Ceniza.
- 1.8. Cuaresma.
- 1.9. Las Marzas.
- 1.10. Semana Santa.
- 1.11. Las Mayas.
- 1.12. La Santa Cruz.
- 1.13. El Corpus.
- 1.14. San Juan.
- 1.15. San Pedro.

2. FESTIVIDADES DE FECHA VARIABLE

- 2.1. Fiestas patronales.
 - 2.2. Bailes.
 - 2.3. Rondas.
- Conclusión.

OTROS ASPECTOS

1. RIVALIDADES
 2. CRITICAS
 - 2.1. Tipos.
 3. BUENA VECINDAD
 - 3.1. Matrimonio.
 - 3.2. Muerte.
- Conclusión.

BIBLIOGRAFIA.

Josu Erramun Larrinaga Zugadi

(Con autorización de Ediciones Mensajero S.A. de Bilbo, que en 1987 editó un libro con este texto. La primera parte fue publicada por DANTZARIAK en su número 41).



FUENTERRABIA
El 8 de Septiembre (n.º 7)
Tiburcio Derrotaran

Alarde de Hondarribia (Guipuzkoa).



Bilbao
Romería en Deusto.
No. 1

Romería de Deusto (Bizkaia).

ACTIVIDADES FESTIVAS

«Las fiestas, por ejemplo, que por regla general son abundantes y constituyen etapas determinadas en el ciclo anual, están destinadas a promover la participación de la comunidad en el desarrollo de acontecimientos invisibles que se repiten anualmente»³⁰.

«El ciclo anual de la vida cotidiana está también jalonado de buen número de fiestas religiosas y sociales a un tiempo. Tales fiestas tienen a menudo por objeto a una categoría o a un grupo de la organización social. Pueden imponer a los padres o a una categoría de edad responsabilidades bastante pesadas en lo que atañe a la preparación y al desarrollo de las ceremonias rituales (bailes, cantos, juegos, intercambios, etc.)»³¹.

Estas agrupaciones juveniles son las encargadas de la organización de sus propias fiestas (Carnaval, Santa Agueda, San Juan y las fiestas patronales), participan activamente en otras actividades y proporcionan la diversión de los domingos.

FESTIVIDADES DE FECHA FIJA

Aquellas fiestas de carácter general o generalizadas que tienen un período estacional fijo, dentro del calendario festivo anual y en su contexto, se realizan una serie de rituales determinados que básicamente son comunes a diversas culturas.

Nochebuena

«El P. Donostia anotó así los pormenores de la fiesta de Goizueta: «...El día 24 de diciembre, al oscurecer, van con él seis o siete mozos, que llevan al Olentzero cantando. Suben a los pisos, pegan en la puerta...»

«El personaje tiene fama de insaciable apetito; pero tampoco sus portadores se olvidan del condumínio. Un grupo de muchachos pide por las casas, para organizar luego una merienda...»³².

En la Navidad de la localidad alavesa de Elciego se celebraba:

«...cuestaciones: la tarde del día de Nochebuena iban los mozos de casa en casa acompañados de castañuelas, pandeetas, zambombas y cualquier objeto-instrumento que pudiera contribuir a la algarabía...

Tras felicitar las Pascuas con estos cantos, se les invitaba a pasar a la casa, donde se les obsequiaba con algún dulce, copichuela...»³³.

Nochevieja

«Al filo de medianoche, cuando en el reloj de la torre de Urdiain suenan pausadamente las doce campanadas que cierran oficialmente la cuenta del año que termina, un grupo de muchachos, arremolinados de frío alrededor de una jarra de agua, brinda con ella a las autoridades locales, como primicia de buen suceso y augurio de las mejores nuevas para el año que estrenan.

..., y corresponden con su obsequio, que antiguamente consistía en un bollo o torta de pan (opila)...»³⁴.

«... Cuando los jóvenes presentan el agua recogida de la fuente pública inmediatamente después de las doce campanadas, entonan unas letrillas que se cantan con distintas melodías, según los pueblos»³⁵.

Siguiendo en Nafarroa:

«En Larraona (Améscoa), los chicos de la escuela postulaban por la tarde para una cena, y los mozos lo hacían por la noche. Al tiempo que los segundos recogían sus presentes, los muchachos correteaban por las calles con pellejos encendidos, gritando»³⁶.

La Nochevieja se celebraba, en algunas localidades alavesas, del siguiente modo:

«... En Garayo los mozos hacen unos monigotes que dicen representan al año viejo; y los queman diciendo: «erre pui erre...»»³⁷.

Reyes

La festividad de Reyes es una fecha clave en el transcurso del solsticio invernal, inicia el largo período carnavalesco que finalizará con el miércoles de ceniza, y conlleva una serie de rituales propios de las asociaciones de mocerías. Ritos consistentes en estruendosas comitivas:

«La víspera de Reyes, los mozos de Oiz, Donamaría, Ituren y otros pueblos próximos a Santesteban (Navarra), se echan al anochecer al campo, llevando grandes cencerros colgados de la cintura o en las manos, con pieles de oveja a la espalda. De esta suerte, van de una barrida a otra dando gritos y cometiendo fechorías»³⁸.

Pero principalmente, se eligen los mozos y mozas encargados de la organización festiva del Carnaval, Santa Agueda o del conjunto festivo anual.

«Queda todavía vivo en el recuerdo de las personas mayores una curiosa fiesta, que los vecinos de Urdaian relacionaban con la coronación del rey de Navarra. Cada cuadrilla de chicos y chicas elegía sus propios monarcas, que presidían el día de Reyes los festejos de la plaza. El rey tenía que iniciar con el «Errege dantza» la intervención de su propia cuadrilla, mientras los otros monarcas permanecían sentados en la presidencia»³⁹.

La elección de los representantes del Carnaval es como sigue:

«... En Ituren y Zubietta, los mozos eligen el día de Reyes a sus «giltzeros» para el carnaval, que se considera inaugurado este día»⁴⁰.

Los participantes en el «Antzara-jokue» del Carnaval de Betelu:

«Como miembros del «Lagun Arte» se conocía a todos aquellos que intervenían en el juego. Ellos podían ser catorce, dieciséis o dieciocho, puesto que el número variaba, con facilidad de un año al siguiente.

El «Lagun Arte» se reunía la noche de Reyes y, a votación, nombraría a dos mayordomos, a cuyo cargo corría la preparación del programa festivo y su ulterior llevado a la práctica»⁴¹.

Además de la elección de responsables del Carnaval, también se designaban los diferentes personajes a representar en el cortejo carnavalesco, por los mismos mozos.

«... el carnaval de Valcarlos...

La primera reunión de los jóvenes tiene lugar el mismo día de Reyes o a más tardar el domingo inmediato. Se puntualizan extremos tales, como 1) recuento de posibles participantes, 2) elección de mayordomos (gorriak), 3) asignación de cargos (banderari, makilari, gigantes, zapurrak y zaldiko), 4) contrato con los músicos y 5) encargo de la comida en un establecimiento público»⁴².

El día de Reyes, también se eligen representantes de mozos para la festividad de Santa Agueda, como sucede en otras localidades de Nafarroa.

«... En Alsasua, por ej., después de la misa mayor tiene lugar la elección del

rey, para las próximas fiestas de Santa Agueda. El sorteo se verifica entre los «Quintos» del año y lo preside el alcalde. Acuden para ello al Ayuntamiento y, puestos en círculo a la entrada, arrojan una moneda al centro del corro. La cabeza del águila que figura en la moneda señala la dirección por dónde debe empezar a correr la baraja. El agraciado con el primer rey será el responsable máximo de toda la organización y cargará con las alforjas del dinero. Es el rey. Continúa el sorteo y el segundo seleccionado se encargará de recoger en una vara alta los roscos con que les obsequiarán las chicas de la cuadrilla»⁴³.

CARNAVAL

Importante período festivo dentro del solsticio invernal; donde se combinan rituales, permisividad temporal, sátira social, jolgorio y otros aspectos, que rompen con el devenir cotidiano de los días en el ámbito de la comunidad rural. Contexto carnavalesco de plena alegría callejera, donde la juventud tiene el máximo protagonismo y donde es muy frecuente, encontrar a las sociedades de mozos como organizadoras de la animación festiva que caracteriza a estos días.

La función en conjunto, la llevan a cabo los hombres (frecuentemente organizados en forma de asociaciones especiales) de un pueblo o una comarca.

En los carnavales del pueblo navarro de Lanz:

«El cortejo... lo constituyen casi todos los mozos del pueblo disfrazados de la forma más caótica y abigarrada que pueda imaginarse..., les llaman «los chachos»...»⁴⁴.

En la localidad alavesa de Ocáriz:

«El domingo de Carnaval, los jóvenes se reunían al café, y a continuación de la función religiosa salían disfrazados... Estos eran los «porreros», que se dedicaban a molestar a las mozas y a asustar a los niños. Mozas y niños que se refugiarían en el pórtico parroquial, recinto prohibido de ser hollado por los «porreros»⁴⁵.

«En Salcedo, pueblo de Alava, el Martes de Carnaval se celebraba, hasta hace poco, una especie de función en la que intervenía la «sociedad de los mozos» del pueblo...»⁴⁶.

Lo mismo sucedía en Zaldundo (Araba),

donde:

«La noche del sábado, los jóvenes tenían su cita en la taberna. Allí, sin cena, los mozos se constituían en cuadrilla y llevaban a cabo el nombramiento de «mozo mayor», que sería el administrador y responsable de llevar debidamente los Carnavales. En esta asamblea designarían asimismo la «casa de los mozos», el sitio donde, por el tiempo de duración de la fiesta, podemos decir convivían estos jóvenes, puesto que aquí harían sus comidas, se disfrazarían y preparaban el muñeco, llamado «Marquitos», que, como veremos, sería deshecho el Martes de Carnaval»⁴⁷.

Referente a la edad de los asociados, participantes en el carnaval de Areso (Nafarroa):

«... los dieciocho años, edad exigida, por la costumbre, para pertenecer al grupo de «Lagun Artea»...»⁴⁸.

Bien asociados o no, el número de jóvenes protagonistas de los carnavales es muy variado. En los carnavales de Ituren y Zubietta (Nafarroa):

«Los «yoaldunak» son grupos formados por mozos de los dos pueblos citados, y su número no siempre es el mismo»⁴⁹.

«Las mascaradas suletinas se celebran tradicionalmente en el período que va de primero de año al final de Carnaval.

Intervienen en ellas los hombres solteros y jóvenes; los casados y viejos quedan excluidos, y aunque hay personajes femeninos, están representados por muchachos vestidos de mujer. La primera y la última representación tiene lugar en el propio pueblo nativo. Las restantes, en pueblos y aldeas de los alrededores, a los que organizadores y participantes hayan sido invitados.

... El número de los que componen el cortejo depende de las localidades. Según Hérelle, en el Bajo Soule las mascaradas se componen de muchos jóvenes; en ocasiones llegan a ochenta. En el Alto Soule, país más pobre y selvático, el cortejo es más reducido: consta ordinariamente de veinticinco a treinta jóvenes»⁵⁰.

La misma agrupación de mozos determina la composición del cortejo y la distribución de personajes entre sus miembros.

«Los jóvenes integrados en el grupo llamado «Lagun Artea» solían ser unos dieciocho, de los cuales, diez, figuraban como danzaris, dos eran «zaldi-dunak» —de a caballo—, y los restantes cumplían como administradores y organizadores de la fiesta, que en Lizarza eran conocidos como los «Kamareroak»⁵¹.

«El tiempo de las diversiones comenzaba en Arrautz con la fiesta del barrio del 2 de febrero. Se acababa con el miércoles de ceniza. Pasada la Candelaria los jóvenes no casados se reunían para organizar el cortejo carnavalesco y decidir la distribución de los diferentes papeles a representar. El más ágil (ligero) era designado como abanderado o banderari, los mejores bailarines después de él, como Kascarot, los más altos como besta-gorri y kotilun-gorri»⁵².

En los citados cortejos carnavalescos se suelen designar, entre sus miembros, uno o varios responsables, a los que se les confiere una serie de derechos y se les determina funciones propias del cargo que desempeñan. Así, se puede constatar en Luzaide (Nafarroa):

«Los «Gorriak», por lo general dos, son los jefes de la comparsa»⁵³.

«El abanderado «En cabeza del cortejo..., que era el jefe (como se dice), habitualmente el mejor bailarín». (Carta de A. Casaubon a M. L. Dassance).

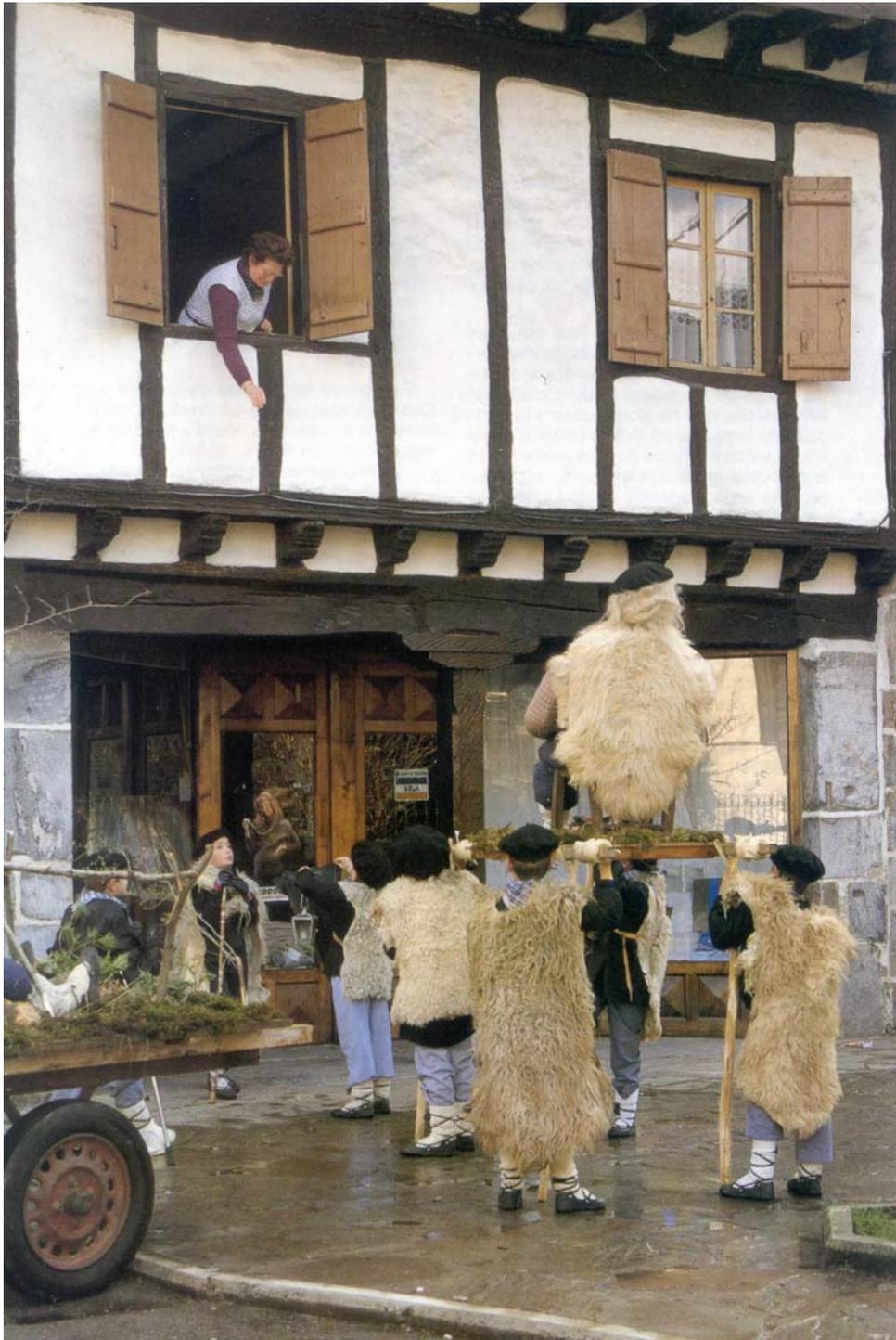
Los testimonios orales confirman la calidad de bailarín exigida del abanderado y subrayan la obediencia que se le debe...»⁵⁴.

Todos le deben obediencia. En una «Maskarada» en Ordiarp (Zuberoa), Pitchoun hizo saltar la espada de la mano del Señor y no sólo fue obligado a recogerla, sino que tuvo que ponerse de rodillas para devolvérsela. Esto no fue a la vista del público, pues los actores acababan de separarse para ir a comer.

Perteneciente al «Lagun Artea» de Azcárate, era designado:

«El administrador de la cuadrilla, nombrado por sorteo efectuado por el alcalde, recibía el nombre de «mayordomo»,...»⁵⁵.

→
Cuestación con Olentzero en Lesaka (Nafarroa). (Foto: J.I. Dueñas).



En Berástegui (Gipuzkoa):

«Dos domingos antes de la Quincuagésima, los jóvenes se reunían para nombrar a dos «espenseroak». Este nombramiento tenía validez de un año. Los «espenseroak» administraban el dinero destinado a gastar en las fiestas; se encargarían de incorporar las chicas al baile, mas no sin antes haberse enterado de las preferencias del danzari de turno, y velarían también por el normal desarrollo de los «Iñauteriak»⁵⁶.

Llegados a este punto, nos podemos cuestionar: ¿qué papel o función han desempeñado las mujeres en el desarrollo de las fiestas de Carnaval? Pudiendo afirmar, inicialmente, que ha sido muy rara la participación femenina en dichos cortejos y fiestas. Algunos ejemplos de esta colaboración festiva de la mujer con las comparsas organizadas por los mozos, se nos presentan en los siguientes datos que se refieren, sucesivamente, a los carnavales en Lapurdi, Zuberoa y en la localidad guipuzcoana de Lizarza:

«Los trajes eran conservados de un año para otro en una posada, más a menudo en el restaurante Sallaberry. Jóvenes muchachas trabajan cosiendo los lazos y sujetando los cascabeles sobre las boinas, los pantalones y las alpargatas. Se compraba en Bayona el armazón de los tocados que ellas cubrían de adornos múltiples. Se recurría de otra parte —a Hippolyte, violinista (de baja calidad)— maestro de danza, para dar algunas lecciones a los que lo necesitaban. Hippolyte era retribuido por este trabajo. En cuanto a las costureras se consideraban suficientemente recompensadas con un café con leche o un chocolate»⁵⁷.

Las «Acompañantes» son dos o tres hermanas de los actores, semicostureras, que siguen a la tropa en coche ..., durante la representación, guardan las ropas normales; y por fin, después de la representación, se llevan los trajes que los actores se han quitado..., se les puede necesitar también para algunos arreglos urgentes a los trajes»⁵⁸.

Bastante antes de que apuntara este día, los danzaris se reunían en el Concejo. Aquí, para salir debidamente preparados, cada bailarín contaba con la colaboración de una chica —«neskatxe»—, que podía ser su novia o una vecina»⁵⁹.

La función básica de estos cortejos de

jóvenes consistía en una cuestación, bien de dinero o en especies; una comida o cena con lo recogido y como colofón un baile nocturno. Es el ejemplo de las Améscoas (Nafarroa) al referirse a cómo se celebraba el carnaval:

«Era una fiesta profana de los mozos. Por la mañana, en cuadrilla y con sus guitarras, recorrían el pueblo pidiendo para una merienda. La comida tenía lugar en casa del mayordomo. Por la tarde se disfrazaban con máscaras y todo el pueblo se asociaba a la diversión. Terminaba la fiesta con baile suelto en la plaza...»⁶⁰.

En algunas localidades de Lapurdi y en Ocáriz (Araba), que a continuación describimos, la cuestación consistía tanto en especies como en dinero.

«Seguidamente comienza la visita al pueblo. El cortejo pasa por todas las calles y se para delante de cada casa o grupos de casas, para ejecutar la danza que sus habitantes les piden... Los que pedían recibían dones, en metálico y en especie...»⁶¹.

«A la puesta del sol, los mozos se desenmascaraban e iniciaban la postulación. Con una o dos guitarras comenzaban la ronda... Allá donde viviese una moza, ésta obsequiaba a los mozos con un rosco de pan, espolvoreado de azúcar. Rosca que un joven se encargaría de colocar en un palo ahorquillado, conocido por «matasarda». El mozo más joven llevaba un saco para recoger pan; otro, una cazuela para la manteca y el chorizo, y un tercero iba con una cesta para los huevos. El «mozo mayor» —el de más edad— se hacía cargo del dinero»⁶².

Otros cortejos, tan sólo recolectaban dinero, siendo el caso de los organizados en Azcárate (Nafarroa) y las propias mascaradas de Zuberoa.

«Los mayores, los incluidos en el «Lagun Artea», en su recorrido de «puska biltzea» llamaban a la puerta donde podían encontrar a la joven casadera. Esta les obsequiaría con el donativo de dos pesetas...»⁶³.

«Desde que las vendedoras de flores desaparecieron de las mascaradas, son los herradores quienes van a las casas de los notables a recoger los óbolos»⁶⁴.

Normalmente, los elementos recogidos en dichas colectas de Carnaval han consistido:



Postulando por Carnavales en Beskoitze (Lapurdi).
(Foto: Emilio Xabier Dueñas).

loaldunak de Ituren haciendo cuestación en Carnavales. (Nafarroa). (Foto: Emilio Xabier Dueñas).



Cuestación de Abendua en Iurreta (Bizkaia). (Foto: J.E. Larrinaga).

«Sara, en la cuestación de Jueves Gordo y demás días de Carnaval, es costumbre dar algo de cerdo, como tocino, orejas, morcillas o chorizo, a los niños y a los mayores»⁶⁵.

Como se ha apuntado anteriormente, toda cuestión conlleva una comida en común entre los jóvenes y se remata con el jolgorio colectivo de un baile o romería. Siguiendo con la localidad de Sara (Lapurdi):

«Al anochecer los pedigüeños de los tres equipos se fundían en una sola compañía y comían juntos. Al término del banquete, las jóvenes del ayuntamiento se reunían con los jóvenes a la puerta del restaurante y cada uno elegía una compañera. Se colocaban en larga cadena abierta (Soka dantza) uniéndose por pañuelos. El guía elevando en su mano libre una bandera con lazos, conducía la farándula hasta la villa donde, siempre danzando, daba la vuelta a la plaza. Se bailaba seguidamente hasta la noche»⁶⁶.

Ambos elementos van íntimamente ligados, como era el caso concreto de la localidad navarra de Huici.

«Para sus comidas cuentan con los locales de la casa Concejal y las tabernas de «Mainea» y «Angelena»... el Concejo pone, gratuitamente, a disposición de los jóvenes, un barril de ciento veinte litros de vino. Interrumpiendo la última romería, y siguiendo años a costumbre, las chicas y los chicos se reúnen en una chocolatada»⁶⁷.

Dichas comidas, según las zonas, observaban una serie de costumbres normativas: la exclusiva asistencia de jóvenes, celebración en un local concreto, participación de las autoridades locales, etc. Así sucedía en Lapurdi:

«Habitualmente cada jornada se termina por una comida en común, alimentada por el producto de las colectas. Están los bailarines; otros «jóvenes» del barrio, (es decir, los hombres solteros, sea cual fuese su edad) pueden tomar parte en el festín; mediante una contribución personal que, hacia 1905 era fijada en 5 francos. Los viejos no participaban»⁶⁸.

O bien, como en el pueblo alavés de Ocáriz:

«El sábado, por la noche, en el domicilio del «mozo mayor» —que era el centro de reunión de los jóvenes— sacrificaban una oveja, y la dueña de la casa se entre-

gaba al preparado de las morcillas. Seguidamente, los mozos —siete o diez—, con el vino comprado en Salvatierra, se sentarían a cenar»⁶⁹.

El baile se parecía, por lo general, a lo que se nos describe al hablarnos de las mascaradas invernales en Zuberoa:

«La representación termina con un baile público, cuya primera parte está compuesta por bailes tradicionales a cargo de los componentes de la mascarada, mientras que la segunda no era más que una romería para los mozos y mozas de la aldea».⁷⁰

Estas agrupaciones son las encargadas de mantener una serie de rituales fijos en las celebraciones particulares de la comunidad, es decir, cumplir con lo establecido por la tradición. Entre la multitud de aspectos rituales reseñaremos, a modo de ejemplo, las que se refieren a Salcedo (Araba), Zuberoa y Lazcano (Gipuzkoa):

«Los mozos hacían un fantoche, lo montaban en un caballo, en el que, para sostenerlo se subía también un mozo detrás. Así iban jinetes y acompañantes ante la casa del alcalde...»⁷¹.

«..., durante todo esta parte de la Branlia, los mozos y mozas de la aldea que «recibe», intercalados en la cadena, no cesan de empujar y tirar a fin de hacer perder al Enseñari el «hilo del baile» y aprisionarlo en los pliegues de la cadena deformada. Sobre todo cuando hay escaso sitio para bailar, el Enseñari está obligado a hacer prodigios de agilidad y destreza para evitar que le rodeen, lo cual le cubriría de vergüenza»⁷².

«Una cuadrilla de mozos de más de veinte años de edad, ..., acompañaban a las autoridades civiles del pueblo hasta el convento de Monjas Cistercienses, donde tenía lugar una Misa en martes de Carnaval. Precedían los bailarines trezando una danza mientras caminaban, simulando barrer las calles con las escobas que llevaban en las manos. Al volver de la iglesia con el mismo ritual y llegar al edificio del Ayuntamiento, formaban con las escobas un arco bajo el cual pasaban las autoridades»⁷³.

La vigilancia o supervisión, en el cumplimiento de estos rituales por parte de los jóvenes, es realizada mediante los miembros veteranos de la comunidad y de una forma atenta como sucedía en Zuberoa:

«En todos los tiempos y países las mascaradas han sido itinerantes... La primera se hace el primer domingo de Carnaval, es una especie de ensayo general: asisten los viejos dantzaris, critican la forma como bailan los jóvenes, vigilan la conservación de las antiguas costumbres...»⁷⁴.

Estos cortejos juveniles observaban algunas costumbres de sana convivencia con las autoridades municipales, visitas a los personajes notables de la localidad (párroco, médico, ...) y de buena vecindad para con otros pueblos limítrofes. Siendo, en muchas ocasiones, ampliamente correspondidos.

Durante el ciclo carnavalesco de Oronoz (Nafarroa), los mozos solían comer y cenar en el Concejo o Erriko-etxea. En Zaldueño (Araba):

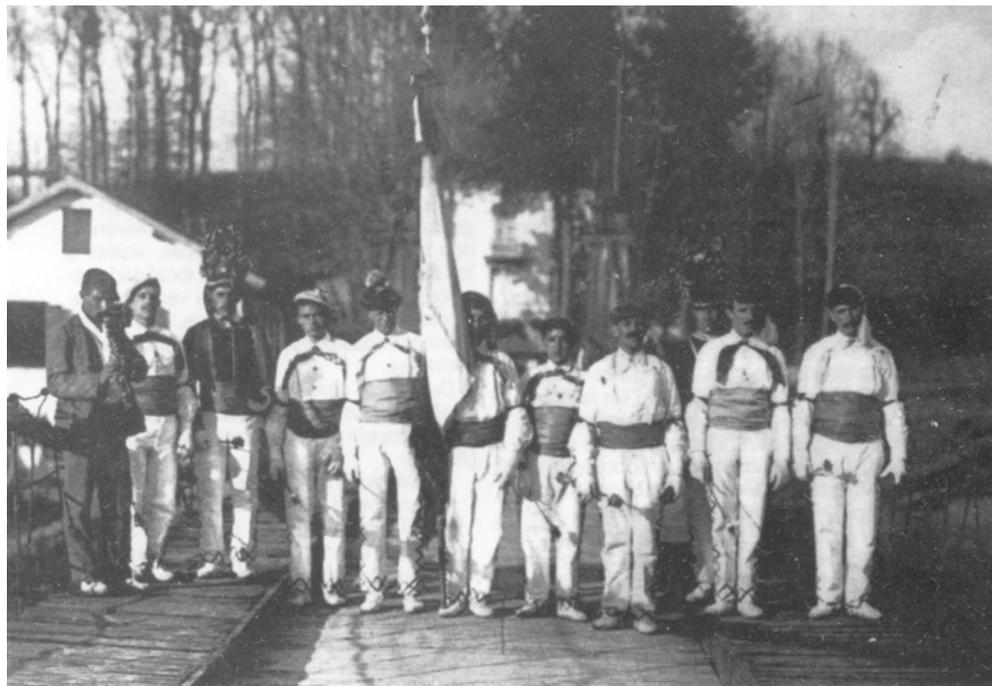
«Después de la romería, los mozos cenaban con el alcalde, el txistulari y el alguacil. Más tarde se daba fuego a las matas, y a su luz, cuidada por el alguacil, se bailaba hasta media noche»⁷⁵.

«Por un lado, el Txerrero, la Cantinera y el Zamalzain acompañado por los herreros, van a casa del alcalde y del adjunto a invitar a sus hijas a bailar la Branlia. Si no es por razones de peso, nunca se le niega esta honrosa invitación. Si el alcalde o el adjunto no tiene hijas, mandan a bailar a cualquier otro miembro femenino de su familia»

* La costumbre exige que después de la representación el Señor sea invitado a comer por el Alcalde y el Aldeano por el adjunto»⁷⁶.

Los protocolos de visitas mutuas entre pueblos han sido numerosos y se han aprovechado los citados acontecimientos festivos. Algunos ejemplos ilustrativos pueden ser el caso de la zona de Lapurdi y los pueblos navarros de Zubieta e Ituren.

«Una vez que la cuadrilla estaba constituida y adiestrada, comenzaban las salidas fuera. En los años en los cuales cada barrio tiene su cortejo, —los grupos se entendían sobre el programa de sus desplazamientos: tal, a tal fecha, visitará el pueblo de tal otro (el lunes de carnaval, las mascaradas de Hérauritz bailan en Ustaritz; el martes de carnaval Ustaritz baila en Hérauritz o en Arrauntz, Arrauntz en Ustaritz). Tal irá a Biarritz un domingo o tal otro estará en Bayona o en Cambo. Los domingos libres quedarán así



Dantzaris de Ustaritze (Lapurdi) - 1910.

empleados lo mejor posible. Los jefes de grupo escriben a los alcaldes de las diferentes villas para pedir la autorización para exhibirse y pedir en la fecha prevista»⁷⁷.

«El lunes de Carnaval, el grupo de Zubieta, con la autorización del alcalde de Ituren, visita a esta última villa, y al siguiente día, los de Ituren devuelven la visita a su vecino pueblo»⁷⁸.

Los antiguos conflictos o rivalidades entre localidades vecinas han tenido, en estas fechas, una ocasión para manifestarse en formas más o menos nítidas y a medida que se van institucionalizando en la comunidad, aparecen las «luchas rituales» como actos propios del citado período carnavalesco. Aspectos constatables, tanto en la acción de los cortejos que se forman en Lapurdi como en Zuberoa, y que a continuación describimos:

«Los acuerdos habidos entre cuadrillas no impiden de ningún modo que haya entre ellos una cierta rivalidad, heredada en algún grado de las antiguas

oposiciones de barrios o ayuntamientos. Además la cuadrilla que baila y pide fuera de su barrio está obligada a observar una forma tradicional de obrar y esto contando más cuidado en cuanto el territorio visitado es más vecino del suyo propio...»⁷⁹.

«... parodia de lucha entre el cortejo y los vecinos del pueblo a donde va éste a celebrar la representación. En el camino ya encuentran obstáculos: las llamadas, en general, barricadas, que pueden consistir en carros, en sogas que lo atraviesan, o si no, simplemente en hombres con jarras de agua puestos al acecho.

Las barricadas materiales propiamente dichas las encuentran a lo último defendidas por algunos jóvenes...

El final de estos bailes es el asalto y toma de la barricada. Los vecinos ofrecen de beber, amistosamente, a los vencidos, y después se incorporan al cortejo»⁸⁰.

Las luchas entre cuadrillas de mozos, de la misma o diferente localidad, han sido habituales en el contexto rural; pero al transformarse en luchas rituales se normalizan y



Mascarada de Altzai (Zuberoa).

suavizan, aunque manteniendo latentes aspectos de cierta violencia encarnizada.

«En Arcentales, al «Puente del Rolante» consideraban como la línea divisoria del barrio de San Miguel de Linares con el de Traslaviña. En este puente, el Martes de Carnaval los jóvenes de ambos barrios, varios de ellos disfrazados, patentizaban sus mutuos rencores y enemistades. Se enzarzaban en una pelea, a golpe de piedra»⁸¹.

En la actualidad, persiste un ritual al que denominan «Axe'ta tupin» en la localidad navarra de Luzaide.

«... en la fiesta final de la tarde intervienen dos personajes más, ..., «la vieja» y «el pastor» se colocan en medio de la plaza, agarrados de la mano izquierda y en sentido contrario uno de otro, para hacer frente con sus látigos al ataque de los mozos del pueblo que, a la señal de un redoble, sueltos o en equipos, se echan sobre ellos para quitarles a zarpadas y desgarrones parte de su disfraz, y sobre todo de su tocado. Pero los latigazos son tan sabiamente administrados, que a veces no hay quien cumpla aquel propósito. Cuando la avalancha es irresistible, «el gorri» sirve de protector a la «vieja» y al «pastor» caídos. Entre Valcarlos, que está en España, y Arnegui, que está en

Francia, existía una rivalidad grande sobre cuáles eran los mozos que conseguían desnudar a las máscaras de uno u otro pueblo, que celebran la misma fiesta. Hoy día parece que el encarnizamiento es menor»⁸².

San Antón

En la festividad del patrono de los ganaderos y protector de los animales, no aparecen actos generales de carácter juvenil; salvo en algunas localidades que proceden en esta fecha a la elección del rey.

«Por la tarde los jóvenes de Urdiain se asociaban a la fiesta de los casados. Se vestían estrofalariamente al estilo de carnaval y realizaban con música una cuestación. Recogían exclusivamente nueces, que servían de punto de partida para la próxima fiesta de San Sebastián. Cada cuadrilla actuaba con independencia absoluta»⁸³.

Santa Agueda

Festividad de mucho arraigo, que es conmemorada por la juventud en honor a la Santa mártir. Las actividades propias de esta celebración constan, principalmente: De cuestaciones organizadas por cuadrillas, unisexuales, de jóvenes que van relatando la vida y obra de Santa Agueda.

«... nuestros muchachos cantaban ca-

da año de puerta en puerta, al tiempo que solicitaban generosa ayuda para celebrar su fiesta, se repite indefectiblemente la degradante hazaña del verdugo...»⁸⁴.

«En Bedayo tuvo arraigo la cuestación de la víspera de Santa Agueda. Al atardecer de ese día, un grupo de jóvenes, acompañados por el txistu y un «koplarri», recorría los caseríos del barrio tolosarra»⁸⁵.

«En Alsasua solían ser las chicas quienes antiguamente salían a pedir por las casas. No intervenían los muchachos en este día»⁸⁶.

O para la festividad de Santa Agueda tener elegidos, mediante diversos procedimientos, a los representantes juveniles que se ocuparán de esta fecha, carnavales o de las celebraciones de todo el ciclo festivo anual. De este modo, en Areso (Nafarroa):

«Los jóvenes, que constituían lo que diríamos la sociedad «Lagun Artea» —asociación y nombre que hemos podido comprobar es común a muchos pueblos—, reunidos la víspera de Santa Agueda, nombran, previo sorteo —a quienes correspondía el As de Oros—, el mayordomo —«mayordomua»— y su ayudante —«bere lagune»—⁸⁷.

«... la versión de la antigua fiesta de Urdiain. El día de San Antón tenía lugar por sorteo riguroso entre los jóvenes la elección del rey. El afortunado recibía los atributos reales de manos del monarca cesante y nombraba por su parte a la reina. Solía ser una hermana o la joven más allegada a la familia, siempre que él no mantuviera relaciones formales con una muchacha, en cuyo caso correspondía a ésta. Corría por su cuenta todo lo concerniente a la organización de la fiesta. Se convocaba a los comensales al toque de campana, y la reina servía la mesa principal con sentido democrático del cargo. Quedaban rigurosamente excluidos de la fiesta quienes hubieran franqueado la frontera del matrimonio.

Durante el recorrido matinal las muchachas obsequiaban a los chicos con roscos tradicionales (piper opil). Ellos correspondían con chocolate, galantería que en ciertas ocasiones suponía una declaración así como la aceptación o rechazo del pretendiente. La fiesta del año»⁸⁸.

Algunas localidades navarras, realizaban ciertos ritos especiales:

«... en Igal, hasta hace pocos años, los mozos subían a la torre y tocaban las campanas por espacio de varias horas. El Ayuntamiento les pagaba el vino que consumían durante el campaneo. En Mérida lo hacían las mujeres, que se pasaban la noche tocando las campanas hasta quedar desgreñadas y sudorosas»⁸⁹.

Miércoles de ceniza

Constituía la fecha límite del ciclo carnavalesco e iniciaba la Cuaresma. Este día, se celebraban algunos actos relacionados con el fin o entierro del Carnaval. Por Zuberoa:

«En Liginaga (Laguine), el día de ceniza —«Haustez»— los mozos pasean por el pueblo un monigote de gran panza llamado «Janpantzar». Después lo colocan en medio de la plaza del pueblo y lo queman. Todos bailan alrededor de él...»⁹⁰.

Cuaresma

Epoca del año de carácter, eminentemente, religioso que se ha destacado por un austero ayuno obligatorio y la paralización de toda muestra de alegría o diversión callejera, en nuestros pueblos. Contraposición evidente al período de desenfado generalizado propio del Carnaval, y que obligaba a los jóvenes a buscar nuevas formas de ocupar el tiempo de ocio.

«... las jóvenes, en muchos sitios, se limitaban a pasear los domingos por la carretera, menos concurrida que ahora»⁹¹.

En las Améscoas (Nafarroa):

«Durante la Cuaresma se suspendía el baile y los jóvenes de ambos sexos entretenían su tarde dominguera con el juego de la sogá o alguna otra diversión»⁹².

Las marzas

Tal y como se han celebrado en Karrantza (Bizkaia):

«Los mozos se visten con pieles de animales («Marceros») y van recorriendo los pueblos vecinos en cuestación»⁹³.

Semana Santa

La celebración de la Semana Santa ha sido un tiempo devotamente dedicado por las gentes, a la conmemoración de la pasión, muerte y resurrección de Cristo. Durante todas estas fechas se suceden las



Muchachas de Otsagi (Nafarroa).

procesiones, actos religiosos, e incluso, algún ritual curioso como el proceso y quema del Judas. Dos localidades alavesas, nos servirán de referencia, la primera Salinas de Añana y la segunda Elciego.

«El cortar el sauco, «plantarlo» en una esquina de la plaza al atardecer o en la noche del Sábado Santo y el organizar con ropas viejas y paja un muñeco, son los preparativos materiales. Es tradición que estas labores sean realizadas por los mozos en quintas»⁹⁴.

«... *Procesión de Resurrección*. A media mañana se procede a la quema del «Judas» y a continuación se hace la procesión. Los hombres y mozos salen por un lado de la plaza y las mujeres y mozas por el otro, portando estandartes y banderas así como las imágenes de Cristo resucitado y de la Virgen. Se van besando las banderas y estandartes y al final la Madre y el Hijo, se marchan casi saltando a la iglesia»⁹⁵.

«La celebración del Judas tiene un profundo sentido de «depuración del mal». Se van sacando a relucir todos los defectos de los vecinos del pueblo, con nombres y apellidos...»⁹⁶.

«El Judas se celebraba el domingo de Pascua. Los mozos del Pueblo, entrenados los días anteriores en la instrucción militar, se clasificaban en tres grupos: los «pistolos», que eran los más jóvenes, los

«maceros» los más mayores, y otro grupo que iba a caballo y al que se le llamaba la «caballería»...»⁹⁷.

Las Mayas

«... El domingo de Resurrección, anteriormente se realizaba el sábado de Pascua de Resurrección, las jóvenes de Lanestosa, ..., desde la mañana, van cantando de caserío en caserío, y barrio por barrio... Una de las jóvenes lleva una cesta de mimbre para recoger los obsequios de los caseríos.

Un joven danzante, con indumentaria de tal, porta un ramo de laurel (grande) adornado con cintas de colores, acompañando a las muchachas»⁹⁸.

La Santa Cruz

Celebración religiosa que se relaciona, en parte, con las mayas o ritos de primavera, y que se caracterizaban por árboles de mayo, cuestaciones, etc.

En esta festividad, Legazpia (Gipuzkoa) realiza una procesión con una curiosa «Ezpata dantzak» que es dirigida por un «buruzagi» (capitán) seguido por once «ezpata dantzari», siendo éstos los que entran en quintas en el año. Los «dantzari txikiak», en número de tres, solían tener unas edades entre los doce y trece años.

El Corpus

La fiesta del Corpus Christi, en su origen,

es relativamente reciente y se caracteriza por la celebración de solemnes procesiones con participación de autoridades, gremios y figuras. Como sucede, anualmente, en Oñate o en localidades de Behe Nafarroa.

«... hay pueblos de Baja Navarra donde los dos sábados que siguen al Corpus Christi, los «Nationals Guards», que son todos muchachos vestidos con uniformes adecuados, entran bailando en procesión en la iglesia y allí, con la mayor gravedad y el mayor fervor, ejecutan los complicados pasos ante el altar Mayor...»⁹⁹.

En forma más sencilla se celebra el Corpus en la localidad de Lakuntza (Nafarroa), donde a la alfombrada procesión de la mañana sigue, por la tarde, una danza social que es presidida por la corporación municipal y que denominan «Alkate dantza».

«La cuerda está formada por los mozos alternados con las mozas, ... El «mayordomo», que encabeza la cuerda, ha de ser pariente del alcalde o, en su defecto, de alguno de la Corporación municipal. Para la chica que le acompaña rige la misma condición...»¹⁰⁰.

«El día del Corpus no se celebraba actividad alguna en la ermita; habiendo sin embargo en el pueblo de Santa Eulalia, una reunión de los mozos con objeto de ultimar los preparativos de la fiesta, utilizando también esta reunión para el ensayo de la formación del Castillo y selección de los mozos que lo formarán».

* Mozo o moza mayor eran los solteros de mayor edad que eran nacidos en los pueblos que abarcan las dos lendanías, la de Arriba y la de Abajo. En ningún caso podían «echar la danza» mozos o mozas que no eran de los pueblos hablados»¹⁰¹.

San Juan

Víspera y fiesta brillante que da inicio al solsticio de verano. Siendo una fiesta religiosa, sigue manteniendo rituales de cierto sentido enigmático como son las numerosas hogueras nocturnas, la elevación pública del «Arbol de San Juan», la colocación de enramadas amorosas, algunas licencias a la juventud, ritos mágicos relacionados con el rocío y el agua de esta madrugada, y las típicas danzas, alardes marciales e incluso alardes de moros y cristianos. Todos estos actos profanos están estrechamente

relacionados con los grupos de jóvenes, de ambos sexos.

«En Saint-Jean-le-Vieux (Donhazare) los tres saltos sobre la hoguera los dan primero los muchachos, luego las muchachas y luego los niños. A punto de que el fuego se consuma, echan en él una piedra y a la mañana siguiente los mozos y las mozas casaderos buscan en las cenizas un cabello blanco que se dice es de San Juan, pues el que lo halle se casará el primero»¹⁰².

«... En Zubieta (Navarra), pueblo algo apartado de la circulación todavía, colocan un gran poste en la plaza, adornado con guirnalda de hojas y flores que cogen con o sin permiso de los propietarios los mozos, y sobre este poste, en lo alto, ponen un monigote o pelele de trapos o pajas, que debe quedar allí hasta que los adornos vegetales se marchiten. Entonces se retira todo hasta el otro año»¹⁰³.

«Refiriéndose al pueblo de Oyarzun (Guipúzcoa), el señor Lecuona dice esto en un informe:

«Existía no hace muchos años la costumbre de plantar el árbol de San Juan la víspera del Santo por la noche.

El árbol era el llamado «lertxuna» (variedad de chopo). Los encargados de ponerlo eran los mozos, y lo traían de donde mejor les pareciese, sin que nadie, ni el dueño del árbol, pudiese, a malas, oponerse.

El primero se lo ponían a San Juan delante de su basílica.

Después se dedicaban a plantarlos delante de las casas en donde hubiera alguna muchacha de su gusto, engalanándose al propio tiempo el balcón con ramas de cerezo con fruto, ramas de fresno, etc.

A las poco agraciadas o antipáticas había casos de que les colgaran de la ventana calabazas o les plantaban un cardo ante la puerta.

Todo ello lo practicaban sin cantar ni alborotar, para que a la mañana siguiente la sorpresa fuese mayor»¹⁰⁴.

«Los ramos se considera que este día tienen, en general, una virtud profiláctica: sobre todo las ramas determinados árboles, cortadas por San Juan y puestas en casas y en la cabecera de los campos sirven de preservativos para todo el año: el carácter amoroso y poético de las enramadas es una consecuencia de su fundamental carácter mágico. Esto se apre-



Kabalkada en Donibane Garazi (Behenafarroa). (Foto: J.E. Larrinaga).

cia muy bien en el folklore vasco»¹⁰⁵.

«... En la ribera de Navarra los mozos colocan guirnaldas de carácter amoroso»¹⁰⁶.

«... En algunos pueblos de Vizcaya los ramos se convierten en obras con pretensiones artísticas. Un informe dice: «En Zalla, Ocaran y Avellaneda, la noche que antecede a la fiesta de San Juan, se observa la costumbre de que los jóvenes adornen y engalanan las puertas de las casas con arcos verdaderamente preciosos. El material que suelen usar para fabricarlos, es el fresno o el roble. En el mismo arco suelen hacer las iniciales de uno cualquiera de la casa, bien con cerezas, o bien con flores de variadas clases. Estos arcos no se ven en todas las casas, sino sólo en alguna que otra. Esta misma noche, mientras unos se entretienen a adornar las puertas, otros la pasan haciendo diabluras, como deshacer carros, quitarles las ruedas y plantarlas en elevados árboles, dejándolas pendientes de una fuerte sogá»¹⁰⁷.

«... El derecho misterioso que las cofrades de mozos de León tienen de apoderarse de la leche de las casas en cualquier momento y como sea, en Guipúzcoa se restringe únicamente al día de San Juan»¹⁰⁸.

«... En Arlucea y Marquínez (Alava) dice el señor Esnaola que «el día de San Juan, antes de que se asome el sol, los mozos corren por los campos de centeno 'cogiendo la rociada', que garantiza su salud durante un año». Otro tanto hacían los de los valles pirenaicos de Aezcoa, Salazar. En la parte Navarra del Ebro llaman «sanjuanarse»¹⁰⁹.

«... En Gorocica y Zeanuri (Vizcaya) las mozas se lavan con el agua de San Juan por la mañana y también se peinan. Antes se peinaban el pelo, o algo de pelo, como ocurría, asimismo, en los valles navarros de Baztán y Larraun;...»¹¹⁰.

El día de San Juan se realizan determinadas danzas de un marcado carácter ritual. La víspera festiva en Urdiáin, las jóvenes formaban un círculo cerrado y enlazadas de las manos, realizaban una danza cantada de fuerte sentido mágico religioso.

Los «dantzaris» del ciclo de danzas de San Juan en Berástegi (Gipuzkoa) eran considerados importantes y estrechamente relacionados con esta fecha.

«Los «espenseroak»..., quedaban al

cargo de una habitación sita en la casa consistorial, llamada «Gazten Sala» (el nombre ya nos aclara su utilización), donde quedaban guardados txintxarris, palos, brokeles, etc..., que se utilizaban para las danzas que estamos comentando»¹¹¹.

Ciertos alardes de armas concentraban, en esta fecha, a los jóvenes del municipio para una revisión anual de armamento y fuerzas, que según la mentalidad popular son asociados a batallas históricas concretas. Esto ha ocurrido con la «Pordon dantza» en Tolosa (Gipuzkoa) que se asocia a la batalla de Beotibar.

En ocasiones, algunas localidades celebran alardes de moros y cristianos de aire desdibujado; como sucede en el alarde de el moro, del pueblo navarro de Torralba del Río.

«En seguida los mozos, armados con palos, escopetas, cohetes, etc., emprendían una veloz persecución por los huertos y términos que miran hacia Espronceda. El moro, al verse acosado, se dejaba coger, pero pronto se daba de nuevo a la fuga...»¹¹².

La víspera, en esta misma localidad:

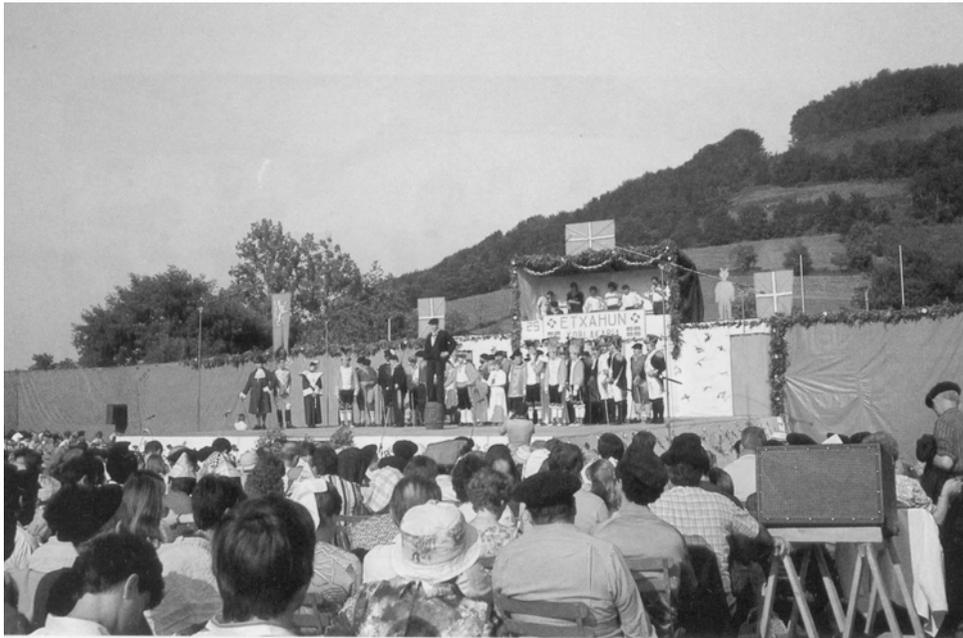
«Los mozos comían pronto para ir a recibir a los músicos a las afueras del pueblo. La llegada de éstos se anunciaba con cohetes. A continuación la música daba una vuelta por la población»¹¹³.

San Pedro

«En Aya (Guipúzcoa), el día de San Pedro y dos días más los mozos del barrio de «Aiztarazu» celebraban una serie de actos a los que se conocía con el nombre especial de «mutil-ardua» = vino de mozos. En la víspera ya se tenía preparada la considerable cantidad de vino que se bebía y que alcanzaba a las veintiséis arrobas: el vino quedaba a cargo de los mozos y tenían derecho a él todos los concurrentes»¹¹⁴.

«La víspera del último día de fiesta todos los mozos salían en cuestación y en cada una de las casas del barrio tenían el deber de darles un pollo («ollaskua»); esta cuestación iba acompañada de música de «txistu», o acordeón modernamente, y cantos especiales...

El último día, tras la misa, se celebraba el «juego de pollos» = «Ollaskojoku»... entonces los tamborileros o «txistularis»



Pastorales de Barkoixe (Zuberoa). (Foto: Carlos Gloria).

Aurresku de Elorrio, siglo XIX (Bizkaia).



Rondalla de Otsagi (Nafarroa).

comenzaban a tocar un aire exclusivo de la fiesta, al son del cual debía salir un mozo con un sable en la mano y los ojos tapados con una venda, bailando. De esta suerte había de matar al pollo. Las fiestas del «mutil -ardua» concluían aquella noche, en que los mozos se comían a los pollos guisados con patatas o guisantes»¹¹⁵.

«El «zortziko» de Ziordi (Ciordia),... participan tres hombres y tres mujeres. El cura del pueblo elegía a dos «frioeres» para todo el año, quienes se encargaban de llevar a la Virgen en la procesión. Estos buscaban a dos compañeras y a un ayudante o sustituto, y éste con su pareja...»¹¹⁶.

FESTIVIDADES DE FECHA VARIABLE

Celebraciones de marcado sentido local que atendiendo a motivos particulares de santos patronos, días festivos o domingos y de esporádicas rondas callejeras son causa de regocijo, en diversas fechas del calendario festivo anual.

Fiestas patronales

Las fiestas patronales, aunque se conmemoran en fechas fijas, carecen de ritua-

les generalizados o comunes a diferentes áreas culturales, valles, localidades e incluso barriadas.

En algunas zonas o comarcas con motivo de estas fiestas, se eligen o renuevan los cargos de los representantes juveniles. Así sucedía, en el pueblo navarro de Etxaleku perteneciente al valle de Imoz.

«El grupo de jóvenes del pueblo —«mutil kuadrille»— reunidos durante las «Festa txikik», el 3 de agosto, nombraban, a sorteo, al mayordomo —«mutil nagusie»— y a su ayudante —«mutil lagune»—. Las chicas, a su vez, el mismo día, designarían a la mayordoma y a su auxiliar. Las dos parejas se ocuparían de la buena marcha de los «loteak»¹¹⁷.

«Los jóvenes de Huici —en el Valle de Larraun—, reunidos en el grupo de «Lagun Artea», el 8 de septiembre nombran al mayordomo —«mayordomoa»— y a su ayudante —«mayordomo lagune»—, quienes serán los llamados a cuidar de los detalles que conciernen a las fiestas que, en el pueblo, se celebrarán dentro del ciclo anual»¹¹⁸.

«En la última noche de las fiestas patronales de Burguete, tenía lugar el «Prior'aren autatzea dantza», o baile de la elección del mozo-prior o mayordomo de la juventud, que habría de presidir y regir las fiestas populares durante el año.

Reunidos los mozos en la posada del pueblo,...

Por fin, entrega el vaso y la servilleta a un muchacho, que no es otro, por supuesto, que el candidato previamente elegido. El nuevo mayordomo bebe el vino y seca sus labios con la servilleta.

Esta misma ceremonia se repite para la elección de segundo mayordomo y «zerbitzaris»¹¹⁹.

En la zona del Duranguesado, el txistulari o bien el alcalde, asesorados por el abanderado, elegían a los jóvenes «dantzaris» del ciclo de la «Dantzari dantza» para las fiestas patronales del año.

«Eran muchos los que de las distintas cofradías acudían a la selección, pues era uno de los principales honores el pertenecer al grupo de los privilegiados, y el puesto había que ganarlo por oposición, demostrando mejores cualidades que los demás. El grupo lo constituía una selección de todos los dantzaris de las distintas cofradías que componían la anteiglesia.

Hecha la selección fechas anteriores a las fiestas, el grupo ensayaba fuertemente a fin de prepararse para las mismas»¹²⁰.

Otro tanto, sucedía en el ciclo de danzas que se interpretaban, cada cuatro o cinco años, por fiestas patronales en diversas localidades guipuzcoanas y que eran conocidas con el nombre genérico de «Brokela dantza». Donde la selección de los doce mozos era realizada por el maestro de danza y «buruzagi» (capitán) del correspondiente pueblo.

El 12 de mayo y posteriormente, el 18 de septiembre, en la localidad alavesa de Yécora se celebra una procesión.

«Es en esta procesión, tanto de ida como de vuelta, donde los mozos del pueblo interpretan la clásica danza denominada como la Virgen, su Patrona, «Bercinjana» o la «Danza de las Cadenas»...»¹²¹.

En la celebración del 5 de agosto en Lanestosa (Bizkaia).

«Durante la procesión que se realiza con la imagen de la Virgen de las Nieves, tiene lugar una danza de aros adornados. Por la tarde los jóvenes dantzaris visitan las casas de la localidad haciendo cuestionamientos y dando vivas a los moradores»¹²².

Bailes

Los días festivos y domingos tenían su entretenimiento los jóvenes en danzas sociales, bailes y juegos. En las plazas públicas del Baztán (Nafarroa) los mozos bailaban una serie de danzas denominadas, concretamente, «mutil dantzak» y que eran iniciadas por los «danbolinausiak» (mayordomos).

Pero las danzas sociales mixtas o «soka dantzak» han sido las que mayor generalización espacial han alcanzado en Euskal Herria. Así, los pueblos de Gipuzkoa observaban un orden de realización según edad y sexo (hombres, mozos, mozas y mujeres); a la danza social de los mozos se le conocía como «Galaien dantza» y a la que correspondía iniciar a las jóvenes se le denominaba «Neskatxen esku dantza». Algo parecido sucedía en Bizkaia, durante el siglo XIX, según hace referencia el predicador Fray Bartolomé:

«Generalmente son los chicos los que comienzan la danza, pero en algunos pueblos, nos dice el autor, la comienzan las chicas y la cumplimentan con chicos o con hombres, y esto es aún más feo y desvergonzado»¹²³.

Con motivo de estos esparcimientos comunitarios de carácter público, se observaban un conjunto de costumbres, dictadas por la tradición, en la realización y desenvolvimiento del baile local.

«... «Plaza saria». El precio de la fiesta (lit. de la plaza). Es la fórmula tradicional con la que los mayordomos postulan entre los asistentes a un baile, en Baja Navarra, para sufragar el gasto de los músicos...»¹²⁴.

En Leiza (Nafarroa), cuando realizaban de continuo el «Ingurutxoa» o un baile público.

«... aquellos intermedios de danza en fiestas domingueras donde la «mayordoma» y su «compañera» ofrecían al txistulari chocolate y «bolado», una especie de tónico medicinal para que pudieran aguantar todo lo que la juventud les exigiría, para que las fiestas tuvieran esa rotundez que, de acuerdo a lo conocido en el pueblo, debieron de tener unas fiestas patronales»¹²⁵.

La costumbre indicaba en Luzaide (Nafarroa).



Escenas Vascas.
Idilio temprano. Elgoibar

Idilio en Elgoibar (Gipuzkoa).



¡Viva la boda! de José Arrue.

«Tampoco los novios salían juntos. Si bailaban muchas piezas, que es lo que las normas sociales permitían, empezaban a ser considerados como novios. Las mujeres no entraban a las posadas. Tomaban algún refresco en los puestos de la plaza; y por supuesto, lo pagaban ellas»¹²⁶.

En las generalizadas danzas sociales mixtas o «Soka dantzak»:

«Según cuenta la tradición, si entre los danzantes había algún individuo de raza considerada como inferior, como gitanos, agotes u otra gente parecida, o alguna muchacha indigna, por sus dudosas costumbres, de alternar con las doncellas honradas, bajaba la mano a su paso el inflexible pañuelo, y con gran rubor eran excluidos de la danza»¹²⁷.

Rondas

Las canciones de ronda nocturna se realizaban por grupos de mozos que en ocasiones le conferían significado amoroso, sana alegría o una mordaz crítica a estas rondas callejeras.

«Olez», es término conocido y muy arraigado en las tradiciones vascas. Es el símbolo de las canciones de ronda. Todavía ahora en algunos pueblos de Vizcaya (Olaeta, Ochandiano, etc.) se valen de la expresión «olez-olez ibili», para referirse a las cuestiones de los muchachos»¹²⁸.

Así, en Améscoa (Nafarroa):

«Los «mozos» después de un recorrido por las calles con sus guitarras, reunían a chicos y chicas en algún lugar cercano al frontón donde se organizaba el baile que duraba toda la tarde. A la primera campanada del «toque de Oración» las mozas, como impulsadas por un resorte mágico, corrían a sus casas y los mozos se recogían en las tabernas o centros de recreo o rondaban por las calles»¹²⁹.

Según un dato recogido a doña Isabel Zubiarte de 68 años de edad, del caserío Berriloipe en el barrio de San Esteban de Berrío en Elorrio (Bizkaia); parece que en ocasiones los cortejos de las rondas eran mixtos.

«El «donilatxa» consistente en un árbol (antiguamente chopo y actualmente pino) de gran altura, desramado y pelado. En su punta se atan mazorcas de

maíz, ramos de laurel y flores.

Antiguamente, después de su colocación, era costumbre hacer «errondie» (ronda), seguida de una chocolatada...

«Se traía un acordeonista y hacia las 12 de la noche los jóvenes de la vecindad, cantando y bailando, íbamos a hacer la ronda de portal en portal. No se solía ir a aquellas casas que guardaban luto por la muerte reciente de algún familiar. Después de esta ronda se tomaba chocolate y en algunos sitios berakosopie (sopa de ajo)»¹³⁰.

Las asociaciones de mocerías aparecen muy relacionadas con las actividades festivas de una colectividad, permitiéndonos establecer cual es o ha sido la composición, organización, normas y funciones de estas sociedades de mozos o mozas. Para ello, vamos recurrir a unas interesantes referencias que nos ilustran estas agrupaciones en Améscoa (Nafarroa):

«Los mozos».

Es una expresión colegial. Todos los jóvenes, desde la edad de dieciséis o diecisiete años hasta contraer matrimonio, forman algo así como una «peña»... una sociedad que carecía de estatutos escritos pero que se regía por la costumbre inmemorial, hecha ley. Se «entraba mozo» el día, para ser admitido en la sociedad. Había excepciones, pero eran muy raras los que dejaban de «entrar mozos». Los mozos tenían sus fiestas propias: el carnaval, Santa Agueda, San Juan, y en las Patronales eran ellos los mantenedores de la fiesta. El día de Santa Agueda se sorteaban los cargos de mayordomos (se repartían las cartas de la baraja y al que le tocaba la «polla» (el as de oros), aquél era elegido). Eran dos los mayordomos y constituían algo así como los «buruzaguis», los que ostentaban la representación de «los mozos», y cuidaban de los intereses de la sociedad. Pertenecían a la comunidad: las guitarras, el acordeón, la bota, los naipes... No se pagaba más cuota que la de entrada y los gastos comunitarios se pagaban «a escote»¹³¹.

«... Lo que en estos tiempos daba carácter al día de San Juan era la fiesta profana de mozos y mozas. Es de advertir que también las jóvenes solteras formaban una asociación o mocería en la que se ingresaba alrededor de los dieciocho años (a las que habían salido de la

escuela y no alcanzaban esa edad, llamaban «mozas de medio morro»). Al acercarse el día de San Juan se reunían las mozas para elegir por la suerte de las cartas la «mayordoma» en cuya casa celebrarían la comida y el jolgorio (los mozos ya habían elegido sus «mayordomos» el día de Santa Agueda). Las que en ese día pagaban la cuota de una peseta ya pertenecían a la «cuadrilla» con todos los derechos.

Lo más emotivo para los protagonistas tenía lugar la noche precedente de San Juan en que los «mozos» cortaban ramos de Fresno y colgaban enramadas en puertas y ventanas de las mozas. A la vez, en su «ronda» por las calles con guitarras y sus jotas «daban música» a las chicas que emocionadas agradecían la delicadeza, lanzándoles desde su ventana algún dinerillo o tal vez un bollo con grajeas.

La celebración de la fiesta se reducía al «guitarrear» de los mozos por las calles a la vez que pedían para la comida, a la comida que mozos y mozas celebraban en las casas de sus respectivos mayordomos y al baile en la plaza a la tarde...»¹³².

Algunas de las denominaciones que han recibido estas agrupaciones juveniles, han sido las de asociación de mozos o mozas, mocerías, sociedad de mozos o mozas, «Lagun Arte», «Mutil Kuadrille», etc. Estas asociaciones están íntimamente ligadas a la actividad festiva en concreto.

Las citadas mocerías estaban compuestas por miembros que observan las siguientes características:

– Nunca son agrupaciones mixtas. Cada sexo tiene su sociedad, los mozos la suya y las mozas la suya propia.

– Ambos tipos de asociación tienen como denominador común la soltería de sus miembros.

– La edad de admisión de los jóvenes en dichas sociedades, suele estar entre los 16 y 18 años. La duración en dichas asociaciones se mantiene mientras se mantenga la soltería y se deja de pertenecer por motivo de matrimonio o defunción del miembro en concreto.

– El número de miembros, en dichas cuadrillas, variaba según la población que estaba dentro de la citada categoría de edad.

– Las excepciones que se hacían en la

admisión de miembros, eran por motivos raciales o de reputación social en la colectividad.

La organización jerarquizada de las sudichas mocerías, estaba regida por los representantes juveniles y se les conocía con el nombre de mayordomo o mayordoma, «mayordomoa», «danbolinausiak», rey o reina, mozo o moza mayor, «mutil nagusie», «espenseroak», mozo-prior, etc.

Seguidos de unos ayudantes de mayordomos y otra serie de cargos específicos.

Referentes a las normas que dictadas por la costumbre, son pauta de comportamiento para estas asociaciones, podemos indicar:

– Tienen designado un día específico para la admisión de miembros y la elección o renovación anual de cargos, coincidiendo en fecha con determinadas festividades: Reyes, Santa Agueda, Carnavales, San Juan, fiestas patronales, San Antón o San Pedro.

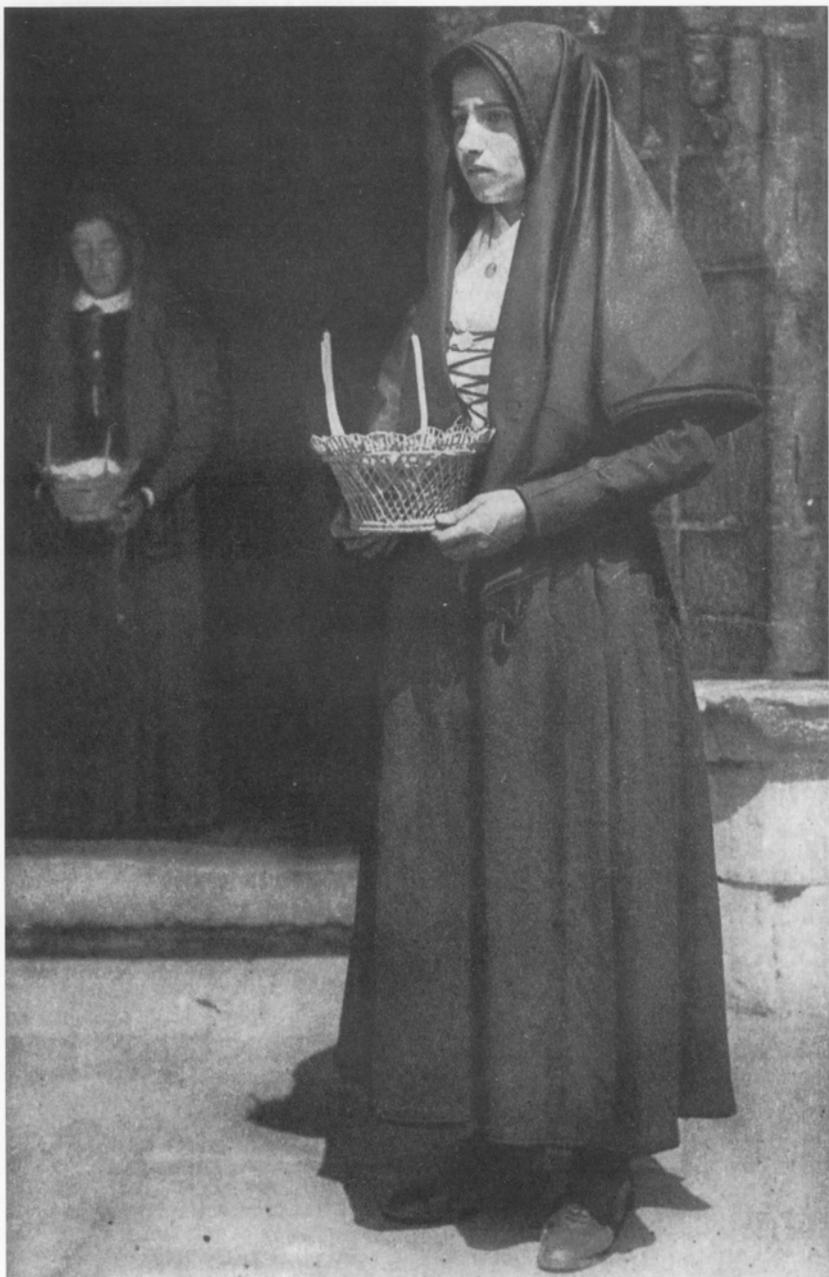
– Los sistemas de elección de los representantes, sus ayudantes y otros cargos; han consistido:

1. El mayor de edad.
2. Por turno (según edad o casa).
3. Por sucesión nombrada:
 - a) Rey elige reina.
 - b) El cura lo designa.
4. Mediante sorteo.
 - a) Baraja (rey o as de oros).
5. Votación.

La función de los representantes juveniles, ha tenido un doble carácter:

1. Función rectora.
 - Cuidar por el normal desarrollo de las fiestas.
 - Organizar las actividades y señalar recorridos de las cuestaciones, rondas y músicos.
 - Relación con autoridades y personajes notables de la localidad.
 - Como símbolo de autoridad, se les debe obediencia.
2. Función administrativa.
 - Administrar fondos y rendir cuentas anuales.
 - Contratación de los músicos.
 - Cuidado y alojamiento de los músicos.
 - Pedir dinero para sufragar la fiesta y pagar a los músicos.
 - Obsequiar la mayordoma con edad.

Ofrenda en Aietzkoa (Nafarroa).



DANTZARIAK, 1989 iraila

riendas y refrescos a los músicos, como medio de recompensar el esfuerzo requerido.

– La repartición de los personajes de un cortejo o procesión era determinado por estas asociaciones y se efectuaba de la siguiente manera:

1. La sociedad de mozos, en su conjunto, era la que participaba activamente.

2. Se seleccionaban unos jefes de comparsa («gorri», «banderari», «Jauna»,...) acordes con unas características determinadas: mayor de edad, el mejor «dantzari», etc.

3. Distribuyen los otros personajes de la comparsa (bolseros, personajes especiales...).

4. Eligen a los componentes del grupo de danzantes. En algunas ocasiones, estos mozos eran los que entraban en quintas.

5. Participan en dichas comparsas las mozas que observan funciones de confección, conservación y arreglo de la indumentaria, así como ayudan a vestirse a los «dantzaris».

– Determinan el local de los mozos; donde se reúnen, comen o cenan, visten, ensayan, etc., durante las jornadas festivas. Este local o casa de mozos, puede ser designado:

1. La casa del mozo o la moza mayor.

2. Las tabernas o la posada del pueblo.

3. Los locales de la Casa concejil («Herriko etxea») y que en algunas localidades se le denominaba «Gazten Sala».

Las funciones festivas de las mocerías han consistido en la organización de actos y desarrollo festivo correspondiente a su categoría de edad. Correspondiéndoles la realización y conservación de danzas, juegos, actos, «dar música», rituales, costumbres y relaciones corteses entre mozos y mozas.

1. En la mayoría de las celebraciones festivas, organizan cuestaciones amenizadas con cantos o músicas, donde el producto de la colecta es en especies o dinero.

2. Son los encargados de contratar, recibir y acompañar a los músicos que amenizan las fiestas mediante rondas callejeras, alboradas, bailes, etc. También a estas agrupaciones, les corresponde el procurar alimento y alojamiento a los músicos.

3. Las danzas rituales que preparan para sus cortejos y procesiones, poseen un gran contenido de expresión no verbal y

responden a una difícil interpretación o significación simbólica. Organizan danzas sociales y bailes informales que ocupan el tiempo libre de las jornadas festivas o domingos.

Correspondiendo a los mozos, la participación en alardes de armas locales, tanto en alardes marciales como en alardes con representación de moros y cristianos.

4. Realizan una serie de juegos rituales («Ollaskojoku», «Antzar joku», ...) en el contexto de ciertas fiestas y otros tipos de juegos competitivos (soga, pelota, ...), propios de la actividad juvenil.

5. Participan, mantienen y realizan anualmente unos ritos específicos de cada festividad, que tienen complicada explicación simbólica. Algunos de los ritos característicos de esta categoría de edad, vienen a ser:

– Ciertos ritos de carácter mágico-religioso que llevan a efecto, como son las enramadas, hogueras, árboles especiales, aguas matinales, etc.

– Juicio, muerte y quema de determinados fantoches o muñecos, que simbolizan la expulsión de los males que quejan a la comunidad.

– Rituales propios, rodeando a danzas y procesiones.

– La realización, en festividades concretas, de enigmáticas luchas rituales.

6. La repetición de ritos y la observancia de costumbres, a cargo de los elementos jóvenes de una colectividad, está atentamente vigilada por los miembros adultos de la misma. Consistiendo algunas de estas costumbres en:

– Visitas, invitaciones o relaciones con las autoridades locales.

– Visitas a los personajes notables del pueblo (cura, médico, notario, ...).

– Mantienen relaciones de buena vecindad con determinados pueblos circundantes.

– Son protagonistas ante posibles rivalidades entre localidades vecinas.

– Mozos y mozas organizan de continuo, alegres rondas callejeras.

7. Las relaciones entre jóvenes son el aspecto psíquico y social que subyace a diversos aspectos festivos (cuestaciones, alboradas, bailes, enramadas, ...), ya apuntados hace un momento. El buscar pareja, cortejar y el mismo noviazgo está motivado socialmente, mediante la licencia y cierta libertad que otorga la comunidad a dicha

categoría de edad. Dichas relaciones cortes, se hacen patentes o visibles en los obsequios e invitaciones mutuas entre los jóvenes de ambos tipos de asociación.

OTROS ASPECTOS

RIVALIDADES

Las posibles rivalidades entre vecinos de barrios o localidades limítrofes, han sido motivo de conflictos colectivos que se suscitan ante cualquier causa: definiciones territoriales, derechos de utilización de las aguas y pastos, ... Ante estas manifestaciones de rivalidad se crean, como mecanismos de defensa de la propia comunidad, los estereotipos que perfilan negativamente a los habitantes de otros pueblos o a las gentes de fuera.

«El extranjero es generalmente considerado como alguien que pertenece a otra especie humana o como un hombre inferior, cuando no como un enemigo. De ahí los ritos de adopción, ..., para admitir al extranjero en el seno de la comunidad»¹⁵⁵.

Así, en Luzaide (Nafarroa):

«No eran bien visto por los mozos del pueblo el que un muchacho de fuera entablara relaciones con una muchacha valcarlina. He recogido ciertas expresiones que parece ser fue tradicional, y expresa la razón última de tal actitud: «¡Ur-dia! ¿zerta jiten da hunat? Guk etxi guauanak guaundako sobera...» (¡Puerco! ¿a qué viene aquí? No son demasiadas para nosotros...)»¹³⁴.

Las rivalidades entre pueblos, barriadas o cuadrillas han dado lugar a encarnizadas luchas de mozos, que en modo más atenuado o reglamentado por la costumbre se nos presentan en los diversos juegos populares y las ya citadas luchas rituales.

«Si las luchas de mozos en cualquier época no parecen tener ningún significado, si no es el de demostrar el valor personal o colectivo, las luchas de mozos en época determinada deben de tener una significación ritual o religiosa concreta»¹³⁵.

«Los mozos de Aranaz, según dicen en Vera, después de haber estado en la taberna bebiendo, algún día de fiesta, se

dividen en dos grupos en la plaza, grupos que se ponen en los dos extremos opuestos de ella y que se amenazan mutuamente, desafiándose a llegar a la mitad. La forma de desafío es: «Eguizu plaza erdiya».

Algún valiente de uno de los bandos se adelanta, otro del otro también, y así comienzan a pegarse. De Oyarzun se cuenta que cuando un mozo ve a otro de noche y le grita «¡Eup!» y el otro contesta «¡Eee!», la riña a puñetazos es obligada»¹³⁶.

CRITICAS

El control social en la comunidad rural tiene un peso enorme y posee diversos modos de hacerse patente en forma de «comadreo» o «chismorre», crítica y sátira de acontecimientos acaecidos en la comunidad, marginación, etc.; que son denominados, genéricamente, mecanismos de control.

«..., en la sociedad tradicional, el control social se ejerce de una manera directa e inmediata, por cuanto su universo social es muy reducido y todos sus miembros se conocen. En la aldea, el desviante se hace notar más pronto que en la gran ciudad y sufre una sanción casi inmediata. En una comunidad reducida, que vive replegada sobre sí misma, el control de cada individuo por todos los demás se ejerce de una manera casi constante»¹³⁷.

«El viudo que contraía segundas nupcias entregaba cierta cantidad de dinero a los mozos del pueblo, para que se pagaran al gasto de una tarde de domingo. De lo contrario les entregaba vino. Era una especie de estipendio sobre la muchacha, que los mozos consideraban se les arrebatada. Hará unos veinticinco años que se abandonó esta costumbre por iniciativa de los propios muchachos»¹³⁸.

Uno de los medios más curioso de control social han sido las críticas burlescas o satíricas de los sucesos locales, que son difundidos públicamente por parte de los mozos y considerados moralmente sancionables por el conjunto social.

«El elemento satírico es fundamental en varios casos: hay un propósito deliberado de poner al aire toda la chismografía del lugar...»¹³⁹.

Tipos

Algunas de las formas tradicionales de hacer pública la crítica social, han sido:

- Cencerradas.
- «Karrosak».
- «Galarrosak».
- «Hosto bidea» (camino de hojas) edo «Hosto Trufa» (burla de hojas).

Cencerradas

Constitía en una ruidosa comitiva nocturna con esquilonos o cencerros y estruendos de metales o cacharrería de cocina, motivada por alguna boda o enredo amoroso que era sancionado por la comunidad.

«Esta cencerrada era como la que se llama «vito» en Andalucía, «charivarí» en Francia, y hay que advertir que en el País Vasco francés hubo en una época charivaris específicamente carnavalescos, aparte de los más conocidos que se hacían cuando un hombre o una mujer se casaba en segundas nupcias, objeto de prohibiciones desde antiguo en caso de adulterio o cuando se descubría otro escándalo amoroso»¹⁴⁰.

«... así como en las cencerradas —«toberak»— de tipo burlesco, que pregonan la boda de algún viudo o viuda»¹⁴¹.

Los elementos burlescos que siguen han sido, hasta hace unos años, prácticas usuales en amplias zonas de Behe Nafarroa y en la localidad de Luzaide (Nafarroa).

«Karrosak»

«Cuando se sabe en el pueblo que acaecido un hecho particularmente atentatorio contra las costumbres normales, es decir, si alguien se ha embriagado con escándalo, si un marido ha pegado a su mujer o, mejor, si una mujer ha pegado a su marido, si una moza ha sido atropellada o si alguien ha faltado a sus padres, se organiza una especie de función satírica en desagravio, anunciada con tiempo suficiente para que asistan los vecinos que gusten de los pueblos comarcas españoles y franceses. Llegado el día de la «Karrosa», se hallan ya elegidos y hasta ensayados los hombres y mozos que han de representar los papeles...»¹⁴².

«Los conflictos matrimoniales, así como los sucesos más sobresalientes del pueblo eran objeto de mofa por parte de los jóvenes. Solían recurrir a representaciones públicas de carácter cómico, en la

plaza del pueblo. Ridiculizaban a los protagonistas con personajes grotescos que constituían el meollo de la farsa»¹⁴³.

«Galarrosak»

«Cuando los mozos de la villa se enteran de algún lío amoroso y clandestino que se sale de lo normal, verbigracia el de un viejo con una joven, un mozo con una quintañona, o un viudo que persigue cambiar de estado organizan la «galarrosa» para burlarse del galán y, en su caso, de la enamorada.

... La «galarrosa», propiamente tal, consiste en un diálogo que mantienen, de noche y a distancia, dos cuadrillas de mozos.

... a veces el elegido para víctima de una «galarrosa» se ha enterado del propósito de los mozos y se ha evitado la matraca, dando a éstos unos cuantos decálitos de vino»¹⁴⁴.

«Hosto bidea»

«Un tercer procedimiento para poner en evidencia los enredos amorosos, consiste en enlazar las casas de los ocultos amantes con un camino de hojas...

... Ello me induce a suponer que en épocas pasadas los galanes tendían alfombras de hierba y flores entre sus puertas a las de sus amantes, delicada fineza que acabó por denegar en las alfombras de hierba y berzas con que hoy los mozos de Valcarlos hacen chacota de los galanes viejos y de los amores tardíos o secretos»¹⁴⁵.

BUENA VECINDAD

Frente a situaciones de crisis, peligro o posible calamidad, la comunidad rural se ha caracterizado por manifestar una fuerte cohesión solidaria de sus gentes y relegar a un segundo plano, las posibles rivalidades existentes entre convecinos. En otras ocasiones, fruto de un pacto o acuerdo mutuo de los barrios, pueblos o comarcas vecinas se normaliza, mediante la costumbre, una relación de buena vecindad.

Marcada por la obligatoriedad, la ayuda mutua entre miembros de un mismo «auzo» (barrio) o localidad se hace patente respecto a los principales ritos de paso: nacimiento, matrimonio y muerte que envuelven a la comunidad en su conjunto. Constituyendo este último aspecto normativo, el objeto en estudio de este apartado.

Matrimonio

El matrimonio constituye el paso de una categoría de edad, la juventud, a un nuevo estado caracterizado por la vida conyugal, que es consecuencia de seguir un proceso gradual consistente en noviazgo, capitulaciones matrimoniales, boda y relaciones entre esposos.

Las gentes de Améscoa (Nafarroa):

«Concertada la boda, ya el día de las amonestaciones iban «los mozos» a «dar música» a los novios y estos le obsequiaban con nueces, pan, queso, vino...»¹⁴⁶

«Hace medio siglo la ceremonia religiosa no tenía una relevancia especial. Se celebraba a primera hora de la mañana, con poco boato y en círculo muy restringido y generalmente joven. Era después, cuando tenía lugar el traslado solemne y festivo del arreo a la casa o donde se casaban los novios. En esta comitiva de carros, «burdiek», tomaban parte parientes y amigos del novio y de la novia. Se tocaban instrumentos músicos, «dutzainia», «txistue», y se disparaban cohetes. Una vez en la casa tenía lugar el banquete de bodas...»¹⁴⁷

«En Eulate las mozas acompañaban a los novios e invitados con panderos». En San Martín era costumbre que los mozos acompañaran a la comitiva con sus guitarras hasta la casa de la novia donde se formaba baile y los primeros en bailar debían ser los novios. Allí sacaban a relucir su ingenio los cantadores de jota»¹⁴⁸.

La «etxe sartzia» consistía en Behe Nafarroa:

«Las muchachas de la vecindad solían llevar grandes panes ... simbolizaban la abundancia ... grandes tartas ... los jóvenes al encuentro un hombre disfrazado con una escoba en la mano; se ponía ... a barrer la entrada de la casa, para demostrar que la nueva esposa tenía que ser diligente ...»¹⁴⁹.

Muerte

La muerte es el paso a un mundo indefinido y en tinieblas, que está rodeado de misteriosos ritos, creencias y costumbres. En los casos de fallecimiento, la participación vecinal del «auzo» (barrio) era costumbre obligada y se reflejaba en la asistencia al velatorio («gaubela»), traslado del cadáver a la iglesia o cementerio («hil bi-

dea»), enterramiento, etc.

Generalmente, la comitiva fúnebre la formaban gentes en honras (parientes) y de caridad (vecinos y forasteros), siendo su composición ordenada: 1. Las ofrendas mortuorias, 2. el cura, 3. los «andaris» que conducían el cadáver, 4. los grupos de hombres y mujeres, encabezados por los del duelo («mindunes»).

«... los que portan en andas («andariak») el ataúd desde la casa mortuoria hasta la iglesia y después al cementerio. Si el difunto es un chico joven, los que portan el cadáver son cuatro jóvenes de la vecindad, al igual que cuando se trata de una chica, las que portan el cadáver son cuatro chicas jóvenes...»¹⁵⁰.

En Otazu (Araba) los jóvenes tenían por misión.

«Mientras se hace el oficio de difuntos, los mozos que han conducido el cadáver van a la casa mortuoria, donde parten el pan y preparan el vino con que han de obsequiar después del entierro a la gente que asisten de caridad...»¹⁵¹.

Las asociaciones juveniles contemplan una serie de funciones a desempeñar en el seno de la comunidad, que se adecúan menos directamente a su categoría de edad. Siendo las mocerías las protagonistas principales en salvaguardar el espacio físico del grupo social y de someter a crítica las posibles desviaciones sociales. En lo referente a las relaciones de buena vecindad, dichas agrupaciones se encuentran unidas a ciertos ritos de paso que señalarán la salida de los grupos de juventud o soltería para formar parte de otras categorías de edad (vida conyugal o reunión con los muertos).

Estas asociaciones de mozos en lo que respecta a las rivalidades vecinales, observan las siguientes funciones:

– Las peleas y rivalidades entre jóvenes de diferentes barrios, a parte de ser un modo de liberar energía que caracteriza a esta categoría de edad y sexo, tienen una importancia considerable en la limitación y defensa del espacio territorial del propio grupo.

– En toda comunidad existen unos estereotipos establecidos o costumbres acerca de las gentes foráneas y por ello, está mal considerado que un miembro de la comunidad establezca relaciones o noviazgo con una persona de fuera. Como podemos observar, hay una tendencia a la endogamia



Pasacalles en Lusaide (Nafarroa) el Domingo de Pascua. (Foto: Emilio Xabier Dueñas).

Arreo de boda, en Legazpi (Gipuzkoa). (Foto: Emilio Xabier Dueñas).





Iglesia de Urketa (Lapurdi). (Foto: J.E. Larrinaga).



Luzaide (Nafarroa). (Foto: Emilio Xabier Dueñas).

en la forma de matrimonio señalado por el conjunto social.

Los miembros de estas asociaciones o agrupaciones son los encargados de llevar a efecto el control social y de este modo criticar, satirizar o sancionar los sucesos locales que son considerados como desviaciones sociales por la comunidad. Estas desviaciones sociales criticadas pueden referirse a:

– Tipos de matrimonio. Matrimonios entre personas de diferentes categorías de edad, casos de escándalos amorosos o adulterio, y posibles amores secretos.

– Aspectos de la vida familiar. Conflictos matrimoniales o peleas conyugales, y la desobediencia a la autoridad paterna.

– Cuestiones de índole social. El intento de atropello a una moza o la embriaguez con escándalo.

«La embriaguez, la servicia conyugal, el atropello contra una moza, las ofensas contra la autoridad marital o paterna encontraban castigo y escarmiento en estas pantomimas aldeanas, donde se ridiculizaba el vicio y el abuso de la fuerza por el camino de la burla y la risa»¹⁵².

La costumbre de buena vecindad, señalaba la ayuda que prestaban estas agrupaciones de jóvenes a los miembros que por diferentes motivos, pasaban a pertenecer a otro grupo de edad. Estas funciones de la juventud, en lo referente al matrimonio o posible defunción de alguno de sus miembros, se encuentran menos establecidas, delimitadas y reguladas socialmente.

El caso de matrimonio de uno de sus miembros:

– El día de las amonestaciones, los jóvenes solían amenizar con música a los futuros esposos y lo mismo hacían el día de la boda.

– La boda se realizaba en compañía de familiares y de los jóvenes de la localidad.

– Jóvenes de ambos sexos, participaban y ayudaban en el cortejo que se formaba para trasladar el ajuar de la novia a su nueva morada.

– Costumbres o ritos matrimoniales especiales, señalaban a la joven pareja los deseos de felicidad por parte de sus compañeros de edad, así como les recordaban las nuevas obligaciones que debían afrontar.

En caso de fallecimiento o muerte de alguno de los miembros:

– Los encargados de portar el féretro eran jóvenes del mismo sexo que el difunto.

– Durante el funeral, estos jóvenes eran los encargados de preparar en la casa del finado una especie de refrigerio que se ofrecía a los asistentes de caridad.

ALFORD, VIOLET. «Mascaradas de Zuberoa». R.I.E.V. N.º 3. Tomo: XX.

ARRARAS SOTO, Francisco. «Danzas de Navarra». Revista: Dantzariak. N.º 3. 1972.

ARRINDA ALBISU, Anastasio. «Religión prehistórica de los vascos». Ed.: Auñamendi. San Sebastián, 1965.

BARANDIARAN, José Miguel de. «Euskaldunak» (4 tomos). Ed.: Etor. San Sebastián, 1980.

BIHOTZ ALAI Folklore Taldea. «Lakuntzako Alkate dantza». Revista: Dantzariak. N.º 24. 1983.

BIZKAIKO Ikerleri Taldea. «Las Mayas». Revista: Dantzariak. N.º 9. 1979.

CARO BAROJA, Julio. «El Carnaval». Ed.: Taurus. Madrid, 1965.

CARO BAROJA, Julio. «La estación de amor». Ed.: Taurus. Madrid, 1979.

CARO BAROJA, Julio. «El estío festivo». Ed.:

Taurus. Madrid, 1984.

E.D.B. - Araba, sección de investigación de. «Folklore de Gesaltza». Revista: Dantzariak. N.º 14. 1980.

E.D.B. - Navarra y Larraiza de Estella. «Torralba del Río: La Cofradía de San Juan». Revista: Dantzariak. N.º 18. 1981.

FERNANDEZ IBAÑEZ, Jesús. «Folklore de Elciego». Revista: Dantzariak. N.º 19. 1981.

FERNANDEZ IBAÑEZ, Jesús. «Folklore de Elciego». Revista: Dantzariak. N.º 24. 1983.

«FOLKLOR EGUTEGIA». Revista: Dantzariak. N.º 8. 1979.

«FOLKLOR EGUTEGIA». Revista: Dantzariak. N.º 10. 1979.

GARMENDIA LARRAÑAGA, Juan. «La artesanía del cencerro en Zubietta». Revista: C.E.E.N. N.º 4. 1970.

GARMENDIA LARRAÑAGA, Juan. «El Carnaval Vasco». Ed.: Sociedad Guipuzkoana de ediciones y publicaciones S.A. San Sebastián, 1973.

GEREÑO, Xabier. «Danzas del País Vasco-Norte». Revista: Dantzari. N.º 3. 1966.

GUILCHER, J.M. «Danzas y Cortejos tradicionales del Carnaval en el País de Laburdi». Revista: Separata del Boletín del Museo Vasco. N.º 46. 1969.

HERELLE, G. «Les Mascarades souletines». R.I.E.V. N.º VIII. 1914 y N.º XIV. 1923.

IRIGOIEN, Iñaki. «Bizkaiko Dantzak». Revista: Dantzariak. N.º Extraordinaria (1). 1978.

IRIGOIEN, Iñaki. «Notas coreográficas a la obra 'Euscal-errijetaco olgueeta, ta dantzeen neurrizco-gatz-ozpinduba' de Fray Bartolomé de Santa Teresa». Revista: Dantzariak. N.º 18. 1981.

IRUÑA Taldea. «Zortziko de Ziordi». Revista: Dantzariak. N.º 15. 1980.

JIMENEZ, Joaquín. «Arabako Dantzak». Revista: Dantzariak. N.º Extraordinario (1). 1978.

JIMENEZ, Joaquín. «Danzas en Alava». Revista: Dantzariak. N.º 3. 1972.

JIMENEZ, JURIO, José María. «Datos para la etnografía de Artajona». Revista: C.E.E.N. N.º 4.

JIMENO, JURIO, José María. «Folklore de Alsasua». Revista: Navarra. N.º 213. 1974.

JIMENEZ JURIO, José María. «Los mayordomos en Nafarroa». Revista: Dantzariak. N.º 9. 1979.

KUARTANGO-Araba. «Romería y Danza de la Santísima Trinidad». Revista: Dantzariak. N.º 25. 1983.

LAPUENTE MARTINEZ, Luciano. «Estudio etnográfico de Améscoa». Revista: C.E.E.N. N.º 8.

LAPUENTE MARTINEZ, Luciano. «Estudio etnográfico de Améscoa». Revista: C.E.E.N. N.º 11.

ROCHER, GUY. «Introducción a la sociología general». Ed. Herder. Barcelona, 1973.

SATRUSTEGUI, José María. «El grupo doméstico de Valcarlos». Revista: C.E.E.N. N.º 2. 1969.

SATRUSTEGUI, JOSE María. «Solsticio de invierno». Ed.: Diario de Navarra. Pamplona, 1974.

SOLOZABAL, J. M.ª. «Curso de Economía». Ed.: Ediciones Deusto. Bilbao, 1982.

UDABERRI Dantzari Taldea. «Berastegiko San Juan lantzak». Revista: Dantzariak. N.º 21. 1982.

URBELTZ, Juan Antonio. «Ingurutxoak». Revista: Dantzariak. N.º 26. 1983.

NOTAS

30. Guy Rocher. «Introducción a la sociología general», p.: 274.

31. Guy Rocher. Op. cit. p.: 269.

32. José María Satrustegui. «Solsticio de invierno», p.: 46.

33. Jesús Fernández Ibañez. «Folklore de Elciego». Revista: Dantzariak. N.º 19. 1981. p.: 31.

34. José María Satrustegui. «Solsticio de Invierno», p.: 64.

35. José María Satrustegui. Op. cit. p.: 67.

36. José María Satrustegui. Op. cit. p.: 69.

37. Julio Caro Baroja. «El estío festivo», p.: 34.

38. Julio Caro Baroja. «El Carnaval», p.: 188.

39. José María Satrustegui. Op. cit. p.: 84-85.

40. José María Jimeno Jurío. «Folklore de Alsasua». Revista: Navarra. N.º 213. 1974. p.: 8.

41. Juan Garmendia Larrañaga. «El Carnaval Vasco», p.: 220.

42. Juan Garmendia Larrañaga. Op. cit. p.: 14.

43. José María Satrustegui. Op. cit. p.: 86.

44. Julio Caro Baroja. «El Carnaval», p.: 196.

45. Juan Garmendia Larrañaga. «El

Carnaval Vasco». p.: 116.

46. Julio Caro Baroja. Op. cit. p.: 200.

47. Juan Garmendia Larrañaga. Op. cit. p.: 120.

48. Juan Garmendia Larrañaga. Op. cit. p.: 192.

49. Juan Garmendia Larrañaga. «La artesanía del cencerro en Zubieta». Revista: C.E.E.N. N.º 4. p.: 128.

50. Julio Caro Baroja. Op. cit. p.: 170-171.

51. Juan Garmendia Larrañaga. «El Carnaval Vasco». p.: 150.

52. J. M. Guilcher. «Danzas y Cortejos tradicionales del Carnaval en el País de Laburdi». Revista: Separata del Boletín del Museo Vasco. N.º 46. 1969. p.: 10-12.

53. Juan Garmendia Larrañaga. Op. cit. p.: 54.

54. J. M. Guilcher. Op. cit. p.: 12.

55. Juan Garmendia Larrañaga. Op. cit. p.: 208.

56. Juan Garmendia Larrañaga. «El Carnaval Vasco». p.: 142.

57. J. M. Guilcher. «Danzas y Cortejos tradicionales del Carnaval en el país de Laburdi». Revista: Separata del Boletín del Museo Vasco. N.º 46. 1969. p.: 12.

58. G. Hérelle. «Les Mascarades soulelines». Revista: R.I.E.V. N.º VIII. 1914. p.: 29.

59. Juan Garmendia Larrañaga. Op. cit. p.: 150.

60. Luciano Lapuente Martínez. «Estudio etnográfico de Améscoa». Revista: C.E.E.N. N.º 11. p.: 155.

61. J. M. Guilcher. Op. cit. p.: 28.

62. Juan Garmendia Larrañaga. «El Carnaval Vasco». p.: 116.

63. Juan Garmendia Larrañaga. Op. cit. p.: 208.

64. G. Hérelle. «Les Mascarades soulelines». Revista: R.I.E.V. N.º VIII. 1914. p.: 17.

65. Juan Garmendia Larrañaga. «El Carnaval Vasco». p.: 32.

66. J. M. Guilcher. «Danzas y Cortejos tradicionales del Carnaval en el País de Laburdi». Revista: Separata del Boletín del Museo Vasco. N.º 46. 1969. p.: 34.

67. Juan Garmendia Larrañaga. Op. cit. p.: 202-204.

68. J. M. Guilcher. Op. cit. p.: 26.

69. Juan Garmendia Larrañaga. «El Carnaval Vasco». p.: 114-116.

70. G. Hérelle. «Les Mascarades Soulelines» (2.º parte). Revista: R.I.E.V. N.º VIII. 1914. p.: 31-32.

71. Julio Caro Baroja. «El Carnaval». p.: 200.

72. G. Hérelle. Op. cit. (2.º parte). p.: 18.

73. Anastasio Arrinda Albisu. «Religión prehistórica de los vascos». p.: 118-119.

74. G. Hérelle. «Les Mascarades Soulelines». Revista: R.I.E.V. N.º VIII. 1914. p.: 4.

75. Juan Garmendia Larrañaga. «El Carnaval Vasco». p.: 126.

76. G. Hérelle. Op. cit. (2.º parte). p.: 13.

77. J. M. Guilcher. «Danzas y Cortejos tradicionales del Carnaval en el País de Laburdi». Revista: Separata del Boletín del Museo Vasco. N.º 46. 1969. p.: 20.

78. Juan Garmendia Larrañaga. «La artesanía del cencerro en Zubieta». Revista: C.E.E.N. N.º 4. p.: 128.

79. J. M. Guilcher. Op. cit. p.: 21.

80. Julio Caro Baroja. «El Carnaval». p.: 174.

81. Juan Garmendia Larrañaga. «El Carnaval Vasco». p.: 180-182.

82. Julio Caro Baroja. Op. cit. p.: 192.

83. José María Satrústegui. «Solsticio de invierno». p.: 117.

84. José María Satrústegui. Op. cit. p.: 139.

85. Juan Garmendia Larrañaga. «El Carnaval Vasco». p.: 234.

86. José María Satrústegui. Op. cit. p.: 139.

87. Juan Garmendia Larrañaga. Op. cit. p.: 190.

88. José María Satrústegui. «Solsticio de invierno». p.: 142.

89. José María Satrústegui. Op. cit. p.: 138.

90. Juan Garmendia Larrañaga. «El Carnaval Vasco». p.: 36.

91. José María Satrústegui. «Solsticio de invierno». p.: 160.

92. Luciano Lapuente Martínez. «Estudio etnográfico de Améscoa». Revista: C.E.E.N. N.º 11. p.: 128.

93. «Folklor Egutegia». Revista: Dantzariak. N.º 8. 1979. p.: 6.

94. Sección de investigación de E.D.B.-Araba. «Folklore de Gesaltza». Revista: Dantzariak. N.º 14. 1980. p.: 24.

95. «Folklor Egutegia». Op. cit. p.: 7.

96. Jesús Fernández Ibáñez. «Folklore de Elciego». Revista: Dantzariak. N.º 19. 1981. p.: 42.

97. Jesús Fernández Ibáñez. «Folklore de Elciego». Revista: Dantzariak. N.º 19. 1981. p.: 41.

98. Bizkaiko Ikerlari Taldea. «Las Mayas». Revista: Dantzariak. N.º 9. 1979. p.: 27.

99. Anastasio Arrianda Albisu. «Reli-

gión prehistórica de los vascos». p.: 120.

100. Bihotz Alai Folklore Taldea. «Lakuntzako Alkate dantza». Revista: Dantzariak. N.º 24. 1983. p.: 28.

101. Kuartango-Araba. «Romería y Danza de la Santísima Trinidad». Revista: Dantzariak. N.º 25. 1983. p.: 28.

102. Julio Caro Baroja. «La estación de amor». p.: 154.

103. Julio Caro Baroja. Op. cit. p.: 186.

104. Julio Caro Baroja. «La estación de amor». p.: 185-186.

105. Julio Caro Baroja. Op. cit. p.: 196.

106. Julio Caro Baroja. Op. cit. p.: 194.

107. Julio Caro Baroja. «La estación de amor». p.: 194.

108. Julio Caro Baroja. Op. cit. p.: 281.

109. Julio Caro Baroja. Op. cit. p.: 178.

110. Julio Caro Baroja. Op. cit. p.: 173.

111. Udaberri Dantzari Taldea. «Beras-tegiko San Juan lantzak». Revista: Dantzariak. N.º 21. 1982. p.: 16.

112. E.D.B. - Navarra y Larraiza de Estella. «Torralba del Río: La Cofradía de San Juan». Revista: Dantzariak. N.º 18. 1981. p.: 12.

113. E.D.B. - Navarra y Larraiza de Estella. Op. cit. p.: 11.

114. Julio Caro Baroja. «El estío festivo». p.: 233.

115. Julio Caro Baroja. Op. cit. p.: 233-234.

116. Iruña Taldea. «Zortziko de Ziordi». Revista: Dantzariak. N.º 15. 1980. p.: 29.

117. Juan Garmendia Larrañaga. «El Carnaval Vasco». p.: 162.

118. Juan Garmendia Larrañaga. Op. cit. p.: 202.

119. Francisco Arrarás. «Danzas de Navarra». Revista: Dantzariak. N.º 3. 1972. p.: 19.

120. Iñaki Irigoien. «Bizkaiko Dantzak». Revista: Dantzariak (extra. 1). 1978. p.: 23.

121. Joaquín Jiménez. «Arabako Dantzak». Revista: Dantzariak (extra. 1). 1978. p.: 7.

122. «Folklor Egutegia». Revista: Dantzariak. N.º 10. 1979. p.: 14.

123. Iñaki Irigoien. «Notas coreográficas a la obra «Euscal-errietako ologueeta, ta dantzaen neurrizco-gatz-ozpinduba», de Fray Bartolomé de Santa Teresa». Revista: Dantzariak. N.º 18. 1981. p.: 25.

124. José María Satrústegui. «Solsticio de invierno». p.: 159.

125. Juan Antonio Urbeltz. «Ingurutoak». Revista: Dantzariak. N.º 26. 1983. p.: 22-23.

126. José María Satrústegui. «El grupo doméstico de Valcarlos». Revista: C.E.E.N. N.º 2. p.: 200.

127. Francisco Arrarás. «Danzas de Navarra». Revista: Dantzariak. N.º 3. 1972. p.: 25.

128. José María Satrústegui. «Solsticio de invierno». p.: 54.

129. Luciano Lapuente Martínez. «Estudio etnográfico de Améscoa». Revista: C.E.E.N. N.º 11. p.: 128.

130. José Miguel de Barandiarán. «Euskaldunak». Tomo: 3. p.: 622-623.

131. Luciano Lapuente Martínez. «Estudio etnográfico de Améscoa». Revista: C.E.E.N. N.º 8. p.: 157.

132. Luciano Lapuente Martínez. Op. cit. N.º 11. p.: 159-160.

133. Guy Rocher. «Introducción a la sociología general». p.: 275.

134. José María Satrústegui. «El grupo doméstico de Valcarlos». Revista: C.E.E.N. N.º 2. p.: 197-198.

135. Julio Caro Baroja. «El Carnaval». p.: 228.

136. Julio Caro Baroja. Op. cit. p.: 228.

137. Guy Rocher. Op. cit. p.: 270.

138. José María Satrústegui. Op. cit. p.: 197.

139. Julio Caro Baroja. Op. cit. p.: 276.

140. Julio Caro Baroja. «El Carnaval». p.: 86.

141. Juan Garmendia Larrañaga. «La artesanía del cencerro en Zubieta». Revista: C.E.E.N. N.º 4. p.: 128.

142. Julio Caro Baroja. Op. cit. p.: 192.

143. José María Satrústegui. Op. cit. p.: 198.

144. José María Satrústegui. Op. cit. p.: 198-199.

145. José María Satrústegui. Op. cit. p.: 199.

146. Luciano Lapuente Martínez. «Estudio etnográfico de Améscoa». Revista: C.E.E.N. N.º 8. p.: 143.

147. José Miguel de Barandiarán. «Euskaldunak». Tomo: 3. p.: 584.

148. Luciano Lapuente Martínez. Op. cit. p.: 144.

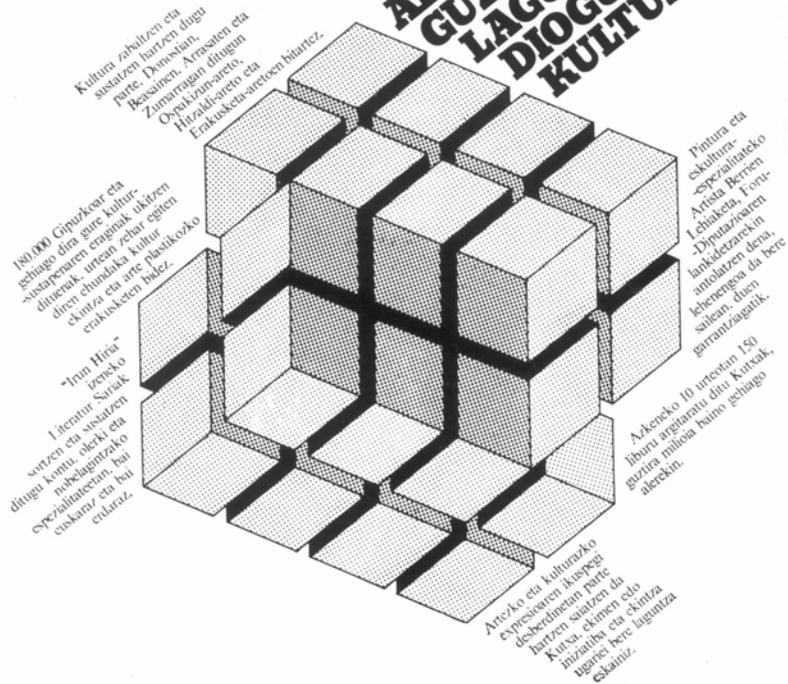
149. Anastasio Arrinda Albisu. «Religión Prehistórica de los vascos». p.: 273.

150. José Miguel de Barandiarán. Op. cit. p.: 607.

151. Anastasio Arrinda Albisu. Op. cit. p.: 262.

152. José María Satrústegui. Op. cit. p.: 198.

ALDE GUZTIETATIK LAGUNTZEN DIOGU KULTURARI



CAJA DE AHORROS PROVINCIAL DE GUIPUZCOA
GIPUZKOAKO AURREZKI KUTXA PROBINTZIALA



Bizkaia beti

Gure herriaren aurrerapenagatik.
Mileurteko eta gaurkoa dan gure kulturagatik.
Gure herritarren ametsengatik, bizkaitarrentzat onena dan guztiagatik.
Gaur, atzo eta gero Bizkaia.
Bizkaia beti.

Siempre Vizcaya

Por el progreso de nuestro pueblo.
Por nuestra cultura, milenaria y actual.
Por las ilusiones de nuestra gente, por todo lo mejor para los vizcainos.
Hoy, ayer y en el futuro, Vizcaya.
Siempre Vizcaya.

BIZKAIKO
AURREZKI KUTXA



CAJA DE AHORROS
VIZCAINA